

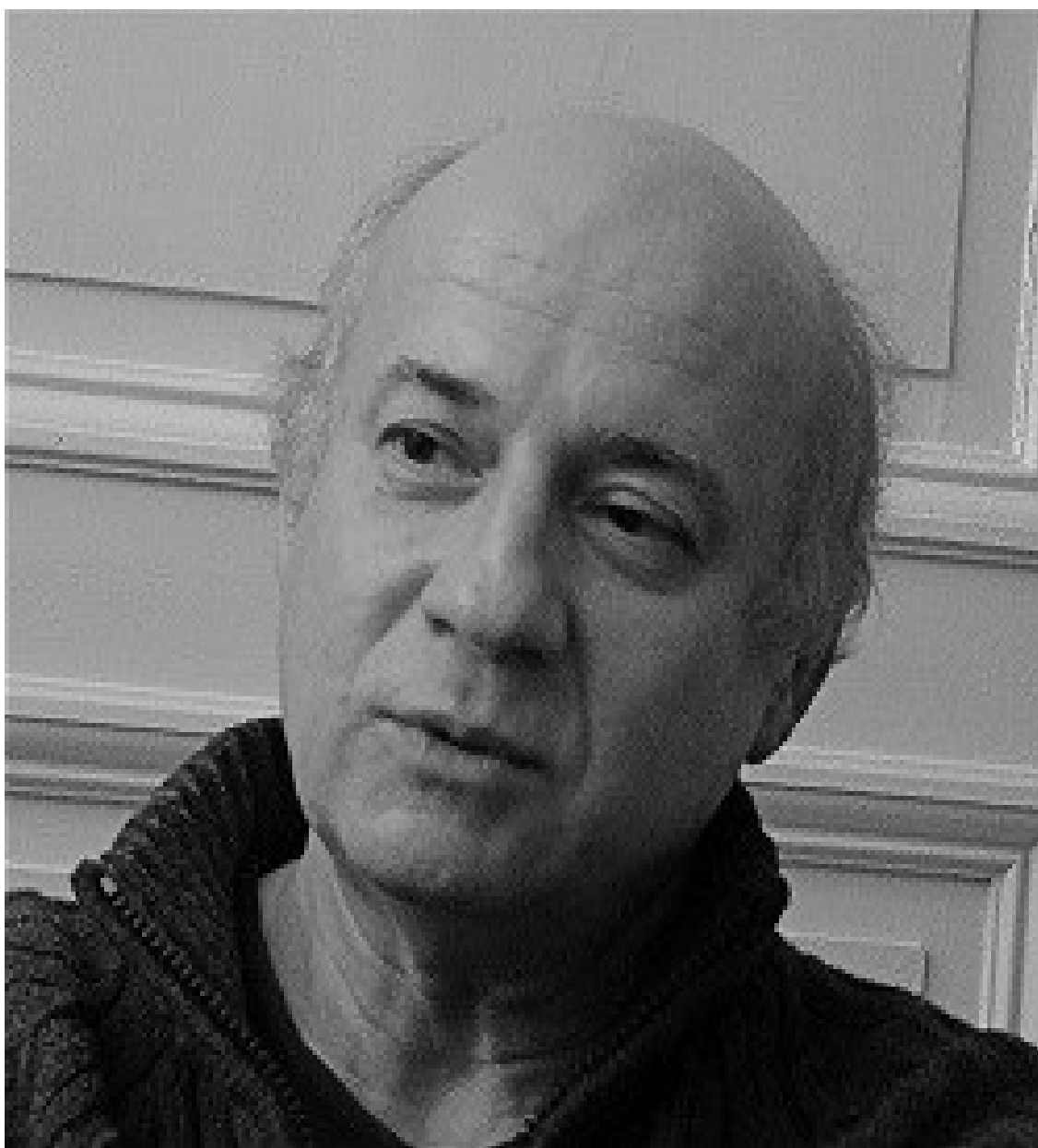
BRUXELLES CULTURE

10 novembre 2019

Brussels Diffusion asbl

Contact et abonnement gratuit : pressculture4@gmail.com

RENCONTRE : MARTIN FALCO



RENCONTRE : MARTIN FALCO

A l'occasion de la parution du roman intitulé « L'annexe » (paru aux éditions du Panthéon), nous avons rencontré l'auteur Martin Falco, qui revient sur mai 68, avec ses révoltes et ses passions. Une époque au cours de laquelle la jeunesse voulait interdire d'interdire. Un temps qui n'est que souvenirs puisque, de plus en plus, la société réveille les vieux démons que sont le protectionnisme et le nationalisme. Rencontre a cappella.

Martin Falco, où êtes-vous né ?

Je suis né dans le Midi de la France et j'ai passé la meilleure partie de ma petite enfance à la campagne, dans un hameau qui était le berceau familial depuis plusieurs décennies.

Quelle est votre formation ?

J'ai fait des études universitaires à Paris.

Vous vivez à Bruxelles depuis combien de temps ?

J'ai passé à Bruxelles la moitié de ma vie. Initialement, j'étais venu simplement suivre un stage.

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à rester au cœur de l'Europe ?

Pour des raisons surtout professionnelles, j'y suis resté quatre ans. Ensuite, j'ai vécu ailleurs. Après avoir attermy pendant plusieurs années entre quatre pays, je me suis fixé à nouveau en Belgique. Il faut croire que cela me convenait.

Comment vous est venue l'idée d'écrire un roman sur mai 68 ?

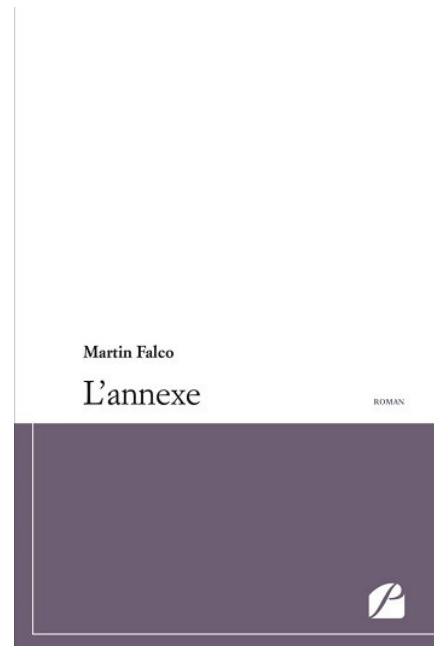
Je n'ai pas eu l'idée, à proprement parler, d'écrire un roman sur mai 1968. Il y a suffisamment de littérature sur le sujet. J'étais trop jeune pour prendre part au mouvement et je me rappelle surtout une atmosphère. Je revois quelques images frappantes et des métamorphoses qu'aujourd'hui je trouve hallucinantes. C'est ce qui m'a donné l'idée d'écrire une fiction, l'histoire d'un premier amour qui se déroulerait pendant cette période. Le mouvement de 1968 serait rapporté à l'échelle d'une école, ou plutôt d'une classe, et vu à travers le regard d'un groupe d'adolescents et du narrateur. La chronologie des événements fournirait la trame de cette histoire. Je me permets de faire un rapprochement avec le film de Bernardo Bertolucci « Innocents » (2002), qui s'appuie aussi sur le contexte de 1968 pour raconter une autre histoire. Dans les sixties, l'heure était aux changements qui touchaient plusieurs pays, y compris la Belgique, qui vivait la scission de l'Université de Louvain.

Quel regard portez-vous sur les jeunes de cette période ?

Je trouve que les jeunes des sixties ont eu de la chance. On était loin de la jeunesse ultra-connectée d'aujourd'hui, mais l'industrie du transistor et du disque 45 tours était en plein essor. Elle propulsait à



l'échelle planétaire les super stars de la chanson qui fascinaient les jeunes, Elvis Presley, les Beatles et les autres. C'était l'époque du boum démographique propre à susciter des bouleversements. Les écoles et les universités croulaient sous le nombre grandissant d'élèves et d'étudiants, mais aussi d'étudiantes, qui étaient bien plus nombreuses qu'auparavant. En France, les vieux principes de l'Education nationale exaspéraient une certaine jeunesse qui n'attendait que l'occasion de briser le carcan de l'austérité d'après-guerre. C'était aussi le temps de l'émancipation et des changements dans les relations entre les



hommes et les femmes. Certains auteurs de la Beat Generation, entre autres Jack Kerouac, avaient donné le *la* de la libération sexuelle. Le slogan « faites l'amour, pas la guerre », en référence à la guerre du Vietnam, se criait haut et fort et tombait à pic pour faire voler en éclats les inhibitions. Avec le recul, les remous des sixties ont fait naître un nouveau code social. C'était comme une faramineuse crise d'adolescence à l'échelle nationale, une saine révolte contre des principes désuets. C'est pour toutes ces raisons que j'ai choisi ce contexte.

Est-ce votre amour de la langue française qui vous pousse à écrire ?

En effet, je ne déteste pas écrire, à condition que cela ne prenne pas trop de temps. Toutefois, je suis encore loin de maîtriser la langue française et de trouver le mot juste. J'aime aussi d'autres moyens d'expression qui me sont inaccessibles, comme le cinéma. A ce propos, je pourrais dire que *L'annexe* a été rédigée en pensant le roman comme un film.

Comment vous y êtes-vous pris pour écrire *L'annexe* ?

Dès la fin d'adolescence, j'avais rédigé quelques notes. Des années après, j'ai retrouvé ces pages que j'avais conservées sans le savoir. Finalement, en 2005, je me suis décidé à en tirer un roman. Le début n'a pas été sans mal, mais après quelques mois, quand les personnages ont été campés, j'ai eu la sensation que le livre s'écrivait tout seul. *L'annexe* est née dans une cave humide qui me servait de bureau, près du Square Ambiorix.

Aviez-vous déjà écrit autre chose avant ?

Oui, au début des années 2000, j'avais entrepris un livre complètement différent. Ce projet supposait un effort long et laborieux. Après avoir élaboré une première version, l'éditeur qui l'avait pris en main a exigé des modifications que j'ai effectuées à contrecoeur. Finalement il n'a pas été publié.

Bien avant, j'avais écrit quelques nouvelles et des mini-scénarios à l'époque lointaine où, avec quelques copains, nous tournions des courts-métrages amateurs dont j'inventais l'histoire. En outre, au niveau professionnel, j'ai traduit et rédigé d'innombrables textes, études et documents, mais à une exception près, il ne s'agissait pas de romans.



Comment devenir un auteur médiatique ?

Je n'en ai pas la moindre idée et je ne suis pas convaincu que cela dépende de l'auteur. En outre, je ne le recherche pas. Je me suis amusé à écrire *L'annexe* et j'espère simplement que ce roman divertira celles et ceux qui le liront.

Avez-vous d'autres projets d'écriture ?

Oui. Je suis en train d'écrire un autre roman qui, cette fois, ne sera pas tourné vers le passé. Il s'agit d'un sujet grave que je m'efforce de traiter avec le plus de légèreté possible. Mais il est trop tôt pour en parler.

Propos recueillis par Maurice Chabot
(11 juillet 1931 - 6 octobre 2019)



**ÉDITIONS DU
PANTHEON**

HOMMAGE À NOTRE RÉDACTEUR MAURICE CHABOT

Né en Vendée, notre collaborateur Maurice Chabot a, tout au long de sa vie, cherché l'amour et la vérité en aimant Dieu et ses semblables. Il nous a quittés début octobre, fragilisé par un mal qui avait été diagnostiqué durant l'été. Ceux qui l'ont connu se souviennent d'un homme chaleureux, toujours au service des autres, intelligent et d'une rare générosité. Après avoir été moine en France durant une quinzaine d'années, il a été enseignant, metteur en scène et critique théâtral. Pour « Bruxelles Culture », il couvrait l'actualité du théâtre Le Public, où sa fille Bénédicte se produit régulièrement sur les planches. Bien qu'annoncé par les médecins depuis de longues semaines, son décès a fait l'effet d'un choc. Il est toujours trop tôt lorsqu'on perd un être cher, même si pour Maurice la mort n'existe pas et devient un accès à quelque chose de plus grand et de meilleur. Loin de se lamenter sur son sort, il a fait preuve jusqu'au bout d'une force admirable, soutenant les siens avec des mots réconfortants, se disant prêt à partir puisqu'il devait en être ainsi. Croyants et incroyants ont été époustoufflés par son courage, sa bonne humeur et cette paix interne qui ne l'a jamais quitté. Après les funérailles de quelqu'un, on cherche toujours à affûter les expressions les plus agréables, à niveler le parcours d'une vie et à chercher les qualités pour les exposer au détriment des défauts. Avec Maurice, cet exercice n'a pas de sens, car il était exceptionnel : mari attentionné, père et grand-père formidable, collaborateur précieux, voisin rêvé. Pour celles et ceux qui souhaitent aller à sa rencontre, il a publié en 2017 « Les chevauchées d'Alexis » aux Editions Persée, sorte d'autobiographie à peine déguisée dans laquelle il raconte quatre-vingts années de rencontres et d'expériences. Un témoignage de première main pour nous rappeler que chaque jour mérite d'être vécu.



Daniel Bastié



HOMMAGE À MAURICE CHABOT (SUITE)

Maurice Chabot, critique dramatique pour « Bruxelles Culture », est décédé à Bruxelles le 6 octobre 2019 à l'âge de 88 ans. Pour tous ceux qui ne l'ont pas connu, qui était-il ?

Maurice Chabot a mené une existence peu commune, riche et pleine de rebondissements. Issu d'une famille de métayers vendéens, il a trouvé refuge dans l'armée pour échapper à son destin de fermier. Après un long parcours initiatique qui s'avéra être un cheminement spirituel passionnant, il est entré dans la vie religieuse pour en ressortir quinze ans plus tard. Depuis, marié et père de famille, il a conservé une âme pieuse et une passion pour le Cantique des Cantiques. Il a exercé divers métiers avant de devenir professeur à Bruxelles. Homme de théâtre, il a organisé avec son épouse divers spectacles et montré ses propres qualités de comédien. Auteur de quelques livres, il nous raconte toutes les péripéties de son parcours dans un récit autobiographique (« Les chevauchées d'Alexis ») très riche en enseignements. Il est parti en faisant passer un dernier message à ses proches et à ses innombrables connaissances : « Bien profiter de l'existence ! »

Martin Falco

THÉÂTRE : LA CHUTE

Reprise au Théâtre des Martyrs d'un récit d'Albert Camus publié en 1956 sur notre mauvaise conscience. Cette adaptation est signée Vincent Engel, romancier belge bien connu, et s'intitule La Chute. Comme celle de notre âme confrontée à nos fautes. Il s'en dégage un sentiment de profonde culpabilité.



Un soir, dans un bar glauque d'Amsterdam, Jean-Baptiste Clamence apostrophe un individu et se confie à lui dans un monologue intarissable. Il a été un brillant avocat à Paris, défenseur des nobles causes, de la veuve et de l'orphelin, ayant de l'argent et étant adulé des belles femmes. Il nageait ainsi dans la félicité complète jusqu'à ce soir où il entendit fuser derrière lui un grand rire qui lui rappela sa lâcheté passée, tapie au plus profond de sa conscience. Cette lâcheté qui lui avait fait tourner le dos, une nuit, à une jeune femme vêtue de noir qui se penchait au-dessus d'un pont sur la Seine. Il avait ensuite entendu un grand plouf dans l'eau et avait continué son petit bonhomme de chemin, sans même se retourner. Comme si rien ne s'était passé. Jean-Baptiste Clamence va faire le ménage de son âme. Il se présente à son interlocuteur, c'est-à-dire à chacun de nous, comme un « juge-pénitent » en quête de la faute originelle qui le ronge et nous ronge.

Ce magnifique texte est dû à la plume d'Albert Camus, mort quatre ans plus tard dans un accident de voiture. C'est le dernier récit qu'il ait écrit et c'est en quelque sorte son testament. Il date de 1956 et s'intitule *La Chute* après avoir failli s'appeler *Le Cri* ou *Le Pilon*. Vincent Engel, l'auteur d'*Oubliez Adam Weinberger* sur le génocide des juifs dans les camps de la mort, a réadapté le texte pour en faire un monologue dramatique, ce qu'il était déjà, sur un ton grinçant, glacé, ironique et compatissant. Toute la gamme des tons y passe pour mettre à nu la mauvaise conscience collective qui est la nôtre à travers le sentiment de culpabilité de Clamence « qui clame dans le désert ». Comme dans ce génocide juif que Vincent Engel évoque en négatif mais qu'il n'abordera jamais, en le mettant entre parenthèses pour nous en faire éprouver toute l'horreur.

Ici aussi, c'est l'horreur de « la chute » d'une malheureuse faisant partie des causes perdues défendues par l'avocat. Cette chute aurait pu être évitée si Clamence s'était vraiment soucié de ses semblables plutôt que de les défendre devant ses pairs, en y allant de sa faconde. Plutôt que d'aimer la satisfaction de soi. Il ne l'a pas fait malgré tous les faux-fuyants qu'il nous présente. Accablé, acculé devant lui-même, il nous livre sa confession, lourde et amère, qui n'est pas seulement la sienne mais qui est aussi la nôtre. Nous avons tous quelque chose à nous reprocher, quelque chose que nous avons enfoui au fond de nous et qui appartient à l'espèce humaine : notre remords. C'est cela, la chute.

Cette chute est la confession d'un grand écrivain qui réglait ses comptes avec l'existentialisme et la conscience humaine, incarnée sur la scène par « la Gorille » : la technicienne de surface attend dans un coin, un seau à la main, le départ de l'importun pour laver le bar et, finalement, elle aspergera le pénitent à grande eau. Le lavant de toute sa souillure et purgeant ainsi notre conscience de ce que nous y mettons pour l'occulter. Cette confession est écrite dans une langue aux multiples facettes, où Camus, l'auteur de *L'Étranger*, renouvelait tout son art.

La Chute est interprétée par Lorent Wanson, comédien et metteur en scène qui a toujours cherché à donner la parole à ceux qui ne l'avaient jamais. Il s'interroge aujourd'hui, et nous avec lui, sur la sincérité de l'individu, sur la liberté qui est la sienne, sur les faux-semblants et l'amnésie de notre temps.

A voir et à « encaisser » au Théâtre des Martyrs du 12 au 23 novembre 2019. Plus d'informations sur www.theatre-martyrs.be

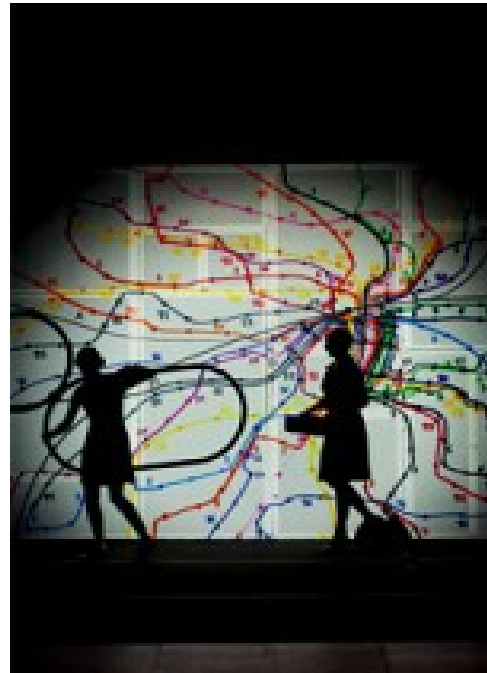
Michel Lequeux

mARTyrs^{héâtre}

THÉÂTRE : *IS THERE LIFE ON MARS ?*

La centième représentation de cette pièce consacrée à l'autisme a clôturé la saison passée au Théâtre des Martyrs. Elle est signée Héloïse Meire et a reçu la distinction d'un spectacle d'utilité publique. Créé voici deux ans par la Compagnie What's Up, *Is There Life on Mars ?* nous fait vivre dans nos tripes et notre cerveau ce qu'est l'autisme. Un spectacle fort, émouvant et poétique.

L'autisme, d'un mot grec désignant le repli sur soi-même, est un trouble du comportement social qu'on repère chez l'enfant dès son plus jeune âge. La pièce fait partager les troubles du « spectre autiste ». C'est une palette très large qui va du non-verbal au verbal, en passant par l'hypersensibilité à la lumière et au bruit mise en évidence au milieu du spectacle. L'autisme touche un pourcent de la population mondiale, avec *Rain Man* de Barry Levinson qui l'a révélé au grand public. Les aspects de ce trouble sont multiples, allant des difficultés du langage jusqu'aux comportements stéréotypés et répétitifs. La pièce les met en scène.



Amélie, Sami, Albert et Joseph ont du mal à se concentrer et à vivre avec les autres. Ils sont dans leur bulle. Entre eux et nous, il y a un pont que nous empruntons pour aller à leur rencontre. Le spectacle nous plonge dans leur monde secret, avec des enregistrements où ils nous livrent leur peur, leurs manies, leurs angoisses. Leurs tics et leurs tocs qui les poussent à refaire mille fois les mêmes choses, les mêmes gestes, les mêmes trajets en touchant les mêmes objets. La main de l'un d'eux n'arrête pas de heurter une table et se retourne contre lui-même au plus fort de l'angoisse. Il faudra beaucoup de douceur et de tendresse pour l'apaiser. Ces manies fatiguent l'autiste, qui se ferme aux autres pour se replier dans sa tour d'ivoire.

Amélie nous dit qu'elle savait lire avant de parler et qu'elle associe les sons aux lettres qu'elle tape à l'ordinateur. Elle nous livre la symphonie de ses sensations : les *synesthésies* chères aux poètes, qui relie chacun des sens aux autres, faisant vibrer les lettres comme les cordes sensibles d'un violon, qu'elle colorie. « *Nous sommes des boîtes à trésor dont on aurait perdu la clé* », nous confie-t-elle.

Néon, musique, odeur mettent mal à l'aise une autre, qui porte des lunettes de soleil au cœur de l'hiver. Pas pour se mettre en valeur mais pour fuir la lumière. Pour elle, Mozart devient Wagner au niveau sensoriel. Elle perçoit la musique comme un vacarme. La pièce met en image ce vacarme qui agresse le cerveau : bruit et lumière y jettent l'épouvante, et pas seulement chez les autistes qui fuiront la salle. Cette intensité sonore et visuelle perturbe le public en lui faisant ressentir dans sa chair le vécu des autistes. Leur monde est une jungle dont il faut connaître le chemin pour y entrer et les découvrir.

Pendant une heure et quart, nous découvrons leur monde clos à travers quatre comédiens qui les font parler en scène par verbatim, l'enregistrement fidèle de leurs propos, et par un jeu d'ombres chinoises. Le casque rivé aux oreilles, ils nous restituent leurs paroles. Héloïse Meire, la metteuse en scène, a synthétisé 80 heures d'enregistrement, en retenant trois minutes pour chaque intervention et en changeant les noms, le cas échéant. Elle a choisi une scénographie appropriée, qui n'est pas une imitation (même si l'un des comédiens imite Josef Schovanec) mais un rendu artistique, avec des gestes qui empruntent à la danse et à la pantomime. Les autistes jouent leur solitude au monde devant nous.

Le spectacle a reçu le Prix de la critique 2016-2017. C'est un voyage en Autistan, le pays décrit par Schovanec, émouvant et poétique, qui recueille chaque fois un immense applaudissement dans la salle. Comme il le mérite amplement du reste. On reverra *Is There Life on Mars ?* à la Maison des Cultures de Molenbeek-St-Jean (du 5 au 8/11) et au Centre culturel de Berchem-Ste-Agathe (du 12 au 15/11). Tournée aussi dans les écoles. Plus d'informations sur www.compagniewhatsup.com

Michel Lequeux

EXPOSITION : MAGIE DES COULEURS À ESPACE ART GALLERY

Les mois se succèdent à Espace Art Gallery, sans jamais se ressembler. Pas de routine en compagnie d'artistes qui viennent dialoguer avec le public de la capitale et exposer leurs dernières créations. Comme toujours, ils proviennent de toute l'Europe, parfois d'ailleurs, faisant de leur art un médium qui engendre des émotions, suscite la surprise ou provoque une totale remise en question.

Jean-Claude Caluri prend résolument le parti de la lumière pour sortir du cadre de la réalité et offrir une vision subjective du monde tel qu'il le perçoit. Ici, pas de récits à décortiquer ni de toiles à analyser en se faisant seconder par un expert. Le message est immédiat, sans autre prétention que celle d'encapuchonner le visiteur par la main et de l'entraîner dans une sphère où les éléments se tutoient, où les combinaisons chromatiques chatoient et où l'harmonie devient la proue de tout.



Depuis toujours, le dessin et la peinture habitent Christian Hevin. D'abord autodidacte, il sent la nécessité d'acquérir certaines techniques et s'inscrit aux Beaux-Arts. Ce cursus peaufine ce qu'il lui reste à apprendre. Chez lui, il n'a jamais été question de retranscrire la réalité telle que peut la saisir un appareil photographique. Avec une rare acuité, il synthétise les formes, élargit sa palette et compose des tableaux qui se situent à mi-chemin entre le réalisme et l'abstraction. Zao Wou Ki, Soulages, Chu Teh Chun, Tapiès, Hartung et quelques autres ont naturellement influencé son parcours, réveillant en lui l'envie d'aller toujours de l'avant et de ne jamais se laisser étiqueter.

Martine Toufet présente ses créations au premier étage. Un choix réfléchi en amont et souhaité, afin de disposer d'un espace à elle seule. Il importe donc de traverser quatre salles avant d'accéder à un escalier métallique, en haut duquel se distribuent des peintures spontanées solidement fixées aux cimaises. Marquée par les audaces du XXe siècle, l'artiste ne tente ni de convaincre ni de postuler quoi que ce soit. Le trait est le prolongement du geste et les jets de couleur l'expression d'instantanés vécus ou supposés l'avoir été. Naturellement, comme on nage en pure abstraction, toutes les spéculations sont permises et ouvrent leurs vantaux à l'imaginaire.

Jerry Delfosse, patron de la galerie, a particulièrement tenu à rendre hommage à Victor Barros, décédé en août dernier. L'occasion de reprendre contact avec la famille du disparu, de sélectionner plusieurs œuvres et de rappeler à tous l'immense talent dont cet artiste disposait. Il y a encore peu, un critique avait rédigé ceci le concernant : « Victor Barros est un artiste funambule. Il peint sur la corde raide (dans le sens le plus positif du terme !). Son art est en équilibre entre tellement d'expressions qu'il est souvent ardu d'en démêler les influences. Dire que son style est « naïf » irait à première vue de soi, si ce n'est que des influences étrangères au « naïf » viennent se greffer sur son œuvre. Dire que son style est « contemporain » correspond à l'exacte vérité; néanmoins, il s'arrête à l'approche d'éléments distinctifs appartenant au style « naïf ». Dire que son style est une fusion entre le « naïf » et le « contemporain » est tout aussi exact. Mais un facteur supplémentaire essentiel à la cohabitation entre ces deux formes d'écriture se matérialise dans l'apparition de la dimension « ethnographique » que revêt le sens profond de son œuvre, lui conférant ainsi la contemporanéité de son langage. C'est bien ce troisième élément à déterminer l'originalité de son œuvre. »



Un événement à découvrir à Espace Art Gallery du 8 au 30 novembre 2019. Découvrez tous les détails pratiques sur le site www.espaceartgallery.eu

Rue de Laeken, 83 à 1000 Bruxelles
Daniel Bastié

RENCONTRE : CATHERINE AILESSÉ ET CELESTE TSEDEN

Mère et fille.

L'enthousiasme et le talent en héritage.

Catherine est née en Afrique, elle n'y a vécu que deux ans, le temps de mémoriser la joie, la danse, les couleurs ... Elle pense que de là vient l'attraction pour les portraits d'hommes et de femmes noires. En Belgique, élevée au sein d'une grande famille réunissant beaucoup d'artistes qui peignent, sculptent et dessinent, l'amour pour la peinture, le dessin et la danse se manifestent très tôt. Ses études terminées, elle suit les cours de l'Académie du soir de Boitsfort où elle travaille le nu au fusain. A vingt-cinq ans, elle quitte le nid familial et commence à vivre de son art. Avec une interruption de six ans qu'elle passe dans une communauté bouddhiste où elle rencontre le père de ses enfants Céleste et Orian.



Elle quitte brutalement cette communauté, enceinte d'Orian, et reprend en urgence ses activités artistiques. Cela redémarre très vite grâce à une ancienne cliente qui lui commande un portrait à la sanguine. Les portraits à la sanguine lui permettent de vivre pendant sept ans. C'est alors qu'elle rencontre Philippe Farcy avec qui elle va vivre dix ans. Elle se remet aux portraits à l'huile et travaille à quatre mains avec un ami, Geronimo, qui réalise des tableaux de très grande taille. Elle l'initie au portrait. Cette expérience lui permet de créer sa technique « portraits pixels », des portraits grands formats d'après photos. En mars 2019, Catherine qui expérimente sans cesse, se lance dans la création de tableaux à l'acrylique peints d'un geste, sans chercher à faire du portrait, juste raconter des histoires, des émotions, des ressentis.

Deux anecdotes :

Les organisateurs d'une soirée caritative d'Albert de Monaco demandent à Catherine la réalisation d'un portrait d'un membre de la famille. Elle choisit Grace de Monaco et réalise un superbe tableau qui a atteint 5000 euros lors des enchères.

Catherine rêve de faire le portrait de Gérard Depardieu qu'elle admire beaucoup. Son ami Geronimo est un grand ami de l'acteur. Il organise une rencontre à l'atelier mais hélas Catherine est absente et loupe la rencontre tant rêvée. Elle fait donc le portrait d'après photo, saisissant de ressemblance et quand elle l'expose dans une galerie de la rue Haute à Bruxelles, il est volé ! Ce tableau est peint sur bois et mesure 2m sur 1m50 ... Catherine se demande où il est... Si vous l'apercevez un jour, ne manquez pas de l'avertir.

Projets : Exposition au Zoute en 2020 et création de mosaïques et de meubles en carton.

Et Céleste ?

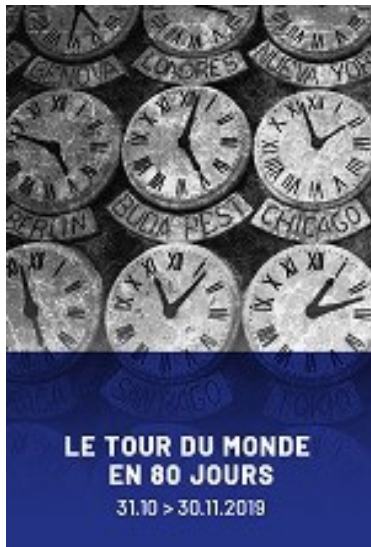
Imprégnée de l'atmosphère passionnée et créative qui règne dans les lieux où elle habite avec sa mère, elle décide de quitter l'université où elle n'était pas heureuse malgré ses capacités intellectuelles, ressentant un vide qu'elle ne parvenait pas à combler. Après une année sabbatique à se chercher, elle demande à sa mère si elle peut peindre. Catherine la guide techniquement sans chercher à l'influencer. Petit à petit son art évolue, Céleste se lâche, elle peint totalement dans le senti, le besoin, les couleurs. Chez elle, l'art est thérapeutique, une nécessité absolue. Il lui faut cette nourriture de l'âme. Des décors psychédéliques sous inspiration chamanique. Elle a trouvé son style. La jeune femme vit actuellement aux USA. Mère et fille ont exposé très souvent, parfois ensemble.

Catherine Aillesse vous ouvrira les portes de son atelier à Bruxelles, sur rendez-vous. Vous pouvez la joindre au nr 0473 75 42 70 et découvrir ses œuvres sur www.catherine.aillesse.com

Silvana Minchella

THÉÂTRE : LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS

Passer du roman à une adaptation scénique du célèbre roman de Jules Verne « Le tour du monde en 80 jours », voilà le challenge que s'est lancé avec succès le Théâtre royal du Parc. Face à la demande, les spectateurs auront l'occasion de revoir ce spectacle haut en couleur, dont il s'agit ici de la troisième



reprise. Stéphane Fenocchi, Nathan Fourquet-Dubart, Thierry Janssen, Alain Leempoel, Othmane Moumen, Xavier Percy, Pierre Poucet et, parmi Beaucoup d'autres, Ana Rodriguez se retrouvent sur les planches pour incarner les personnages imaginés voilà plus de cent ans par l'un des auteurs les plus prolifiques de la littérature française, ancêtre de l'anticipation moderne et maître incontesté du récit d'aventure. La pièce raconte la folle course autour de la planète entreprise par un gentleman qui a fait le pari de boucler son tour du monde en quatre-vingts jours. Il bénéficie du développement de nouveaux modes de transports tant aériens que maritimes. Il a été rapporté que Jules Verne s'est inspiré d'un fait authentique attribué à un certain George Francis Train en 1870. Action, fantaisie, dépaysement, exotisme ... la difficulté a été de transposer l'univers vivifiant du célèbre écrivain sur les planches, sans en altérer la puissance d'évocation et de résumer les centaines de pages manuscrites à moins de deux heures de représentation.

Thierry Debroux assure la mise en scène, tandis que Pascal Charpentier brode un univers musical idoine. Ce spectacle est à voir au Théâtre royal du Parc jusqu'au

30 novembre 2019. Plus d'infos sur www.theatreduparc.be

Rue de la Loi 3 à 1000 Bruxelles

Daniel Bastié



QUI ETAIT JULES VERNE ?

Jules Verne est né le 28 février 1828 à Nantes et est décédé le 24 mars 1883 à Amiens. Il fait partie des écrivains français les plus appréciés du XIXe siècle. Ses romans visionnaires en ont également fait le père de la science-fiction, même si toute son œuvre a avant tout été placée sous le signe de l'aventure. Son premier ouvrage « Cinq semaines en ballon » a connu un succès retentissant. Tour à tour, il a signé une poignée de livres qui ont marqué l'imagination (« Les enfants du Capitaine Grant », « Le tour du monde en 80 jours », « Michel Strogoff », « L'île mystérieuse », « L'étoile du Sud », « Vingt mille lieues sous les mers », « De la terre à la lune », ...). Sa passion pour les sciences a fait de ses intrigues des récits bien documentés qui ont permis aux lecteurs de voyager et de s'évader de la morosité du quotidien. Avec soixante-deux romans et dix-huit nouvelles, il reste un des auteurs les plus populaires et les plus adaptés au cinéma.

Jean Lhassa

EXPOSITION : IL ÉTAIT UNE FOIS "LES SORCIÈRES"

Une exposition des plus intéressantes se tient du 19 octobre au 17 novembre 2019 (Ouvert tous les jours de 13 à 18 heures - Entrée gratuite) à la salle culturelle de l'Ancienne Eglise de Berchem Sainte-Agathe (croisement avec la rue de Grand-Bigard et la rue de l'Eglise). L'affiche mentionne le 19 novembre mais un autre événement a lieu au même endroit à partir du 20 novembre et le démontage d'une telle infrastructure nécessitant un ou deux jours de travail, l'expo consacrée aux sorcières se terminera donc le 17 novembre...

Cette exposition nous plonge au cœur du 16ème siècle dans une Europe plongée dans l'angoisse (guerres, épidémies, famines...). Comment les gens de cette époque vivaient, se soignaient... s'ils n'avaient pas les moyens de se payer un médecin, ils allaient voir cette femme au bout du village... qui était-elle ? Pourquoi la traitait-on de sorcière ? Pourquoi la persécutait-on ? Pourquoi la brûlait-on ?... La population peu instruite pensait qu'elle avait des pouvoirs magiques...

"Ces pouvoirs n'existent que par la foi qu'on leur porte, ces croyances en leur efficacité est tenace" (Claude Seignolle, 1917-2018).

Le concepteur de cette exposition richement documentée n'est pas un inconnu. Il s'agit de David Peeters, un autodidacte passionné, un touche-à-tout passionnant, un artiste pluriel (écrivain-peintre-dessinateur-sculpteur et illustrateur) au palmarès impressionnant : illustrateur de nombreuses pochettes de disque pour des groupes de Métal, plusieurs affiches pour le BIFFF (Brussels International Festival Film Fantastique) dont celle de l'année dernière, illustrations pour le parc Pairi Daiza, illustrations pour des musées comme celui de la médecine à Anderlecht, etc. etc.



Baignant dans son univers "historico-fantastico-burlesque", ami de Cabu et de Charb (avec lequel il avait dîné quelques jours avant l'attentat islamiste contre "Charlie-Hebdo"), ce grand amateur, entre autres, de littérature fantastique et de films du même genre, de Franquin, de Lovecraft, de Tolkien et de... Bob Morane en est déjà à sa quinzième exposition consécutive ("Sang pour sang", "Monstres-les différences", "Elephant man", "Halloween", "Les religions", etc.) dans cette

salle culturelle de l'Ancienne Eglise de Berchem Sainte-Agathe qui convient à merveille pour l'organisation de pareil événement. D'ailleurs le succès est au rendez-vous. Il faut savoir, en effet, que 92 classes se sont inscrites pour les visites. Des visites (1H30) menées par David Peeters lui-même dans un esprit à la fois ludique et didactique.

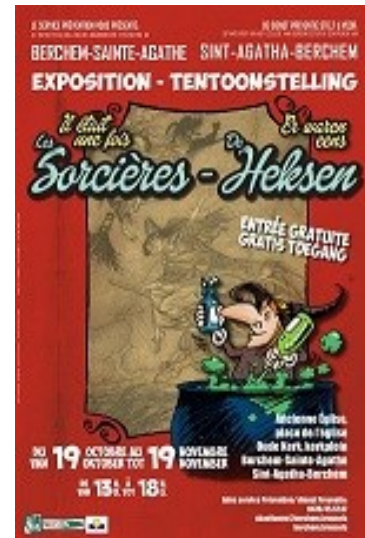
David Peeters a déjà publié de nombreux livres pour la jeunesse aux Editions Jourdan, Beurk et Je Réussis. Des ouvrages ludiques, éducatifs, toujours accompagnés d'une touche humoristique. Plus de détails sur le site www.berchem.brussels

Place de l'Eglise à 1082 Bruxelles

Alain Magerotte

BIENTOT UN NOUVEL ALBUM POUR ME' ASA WEYO

La Bruxelloise, Me'Asa Weyo est une auteure-compositrice-interprète très influencée par les musiques soul, africaines, funk, latines et pop. Elle est également une musicienne aux nombreuses facettes (guitare, piano et percussions), tout en travaillant comme coach vocal et chef de chœur. « Way of Indigo », son premier album sorti il y a déjà quelques années, se veut un disque à son image ; passionné, positif, sensible et chaleureux, conçu pour transmettre et partager des émotions et des vécus. L'artiste travaille actuellement sur un nouveau CD qui parle de la façon dont nous sommes tous (d'une certaine manière) connectés et de l'envie d'exploiter ces connexions pour finalement commencer à regarder la vie comme il se doit. Retrouvez la chanteuse sur le site officiel www.measaweyo.com



THÉÂTRE : LE BAL DES MOMIES

Après avoir aidé Sherlock Holmes à résoudre le mystère des meurtres de *White Chapel*, le docteur Watson très secoué par le rôle qu'il a dû jouer dans cette enquête et par les souvenirs qu'il ne parvient pas à effacer de sa mémoire se décide à suivre une thérapie. La psychanalyse balbutiante ne lui apportant pas le repos espéré, il décide de partir en vacances espérant tourner la page définitivement.

Il embarque à bord du « Louxor » en ce matin d'avril pour une croisière sur le Nil, accompagné de lady Babington, une jeune femme dont il est très épris. Le repos ne dure que le temps d'une escale.

Lorsque Watson voit monter à bord Sherlock Holmes en personne, il n'est pas loin de croire à une malédiction. Les retrouvailles sont glaciales même si Sherlock Holmes, passionné d'égyptologie, tente de rassurer Watson sur ses intentions. Pas d'enquêtes et simplement des vacances ! Watson a envie de croire à cette version et se persuade qu'il ne s'agit là que d'une étrange coïncidence mais lorsqu'apparaît à quelques minutes du départ le commissaire Callaghan, le chef de Scotland Yard, il sait que le hasard n'intervient jamais en rafale. Ce dernier a été appelé par les autorités égyptiennes pour les aider à résoudre la mort mystérieuse de plusieurs scientifiques dans la vallée des rois. Le climat devient pesant, la peur s'installe et le voyage va vite tourner au drame. Dès le deuxième soir, un meurtre est commis à bord du palace flottant. L'enquête et les différentes pistes vont mener nos protagonistes à Louxor puis jusque dans la vallée des rois, afin d'élucider une énigme épaisse comme l'ego de madame Yambo (une prof que j'ai fréquentée à Ixelles). Tandis que les cadavres s'accumulent sur le pont du « Louxor », le doute s'épaissit et les charmes de l'Orient opèrent. Dans les fumées voluptueuses des chichas, « Le bal des momies » s'articule. Écrit et mis en scène par Patrick Chaboud, ce spectacle décoche une volée de flèches qui se nomment intrigue, suspense et ... humour. Muriel Bersy, Barnabé De Keyser, Philippe Drecq, Sophie D'hondt, Stefania Greco, Thomas Linckx, David Notebaert et Xa donnent vie aux protagonistes lointainement inspirés de l'œuvre d'Arthur Conan Doyle. Une pièce à applaudir au Magic Land Théâtre du 29 novembre au 28 décembre 2019 à 20 heures. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.magicland-theatre.com

Rue d'Hoogvorst, 8 à 1030 Bruxelles



THÉÂTRE DE TOONE : DRACULA

Voici la deuxième création du jeune Toone VIII (alias Nicolas Géal), qui sans flooskes a réussi à transposer la littérature du peï Bram Stoker, écrivain irlandais qui a foutu les poepers à tous ceux qui ont lu son bouquin. Depuis, le cinéma s'est emparé de ce livre *cartache* pour se faire un maximum de galette. Un drôle de tatchelul que ce Dracula, qui s'amuse à faire bibberer tout son entourage et qui ne se prend pas pour une lavette. Ça c'est du feuilleton. Ara ! Tu rencontres là-dedans des broukschaaiters, mais aussi un héros qui n'a pas peur de son ombre. Un echte manneke des Marolles qui aime la Kriek et le plattekeis et qui n'est pas un flave. L'action ne se passe pas à Zanzibar, mais chez nous, pas loin de la rue des Bouchers qui sent la frite et de la Grand Place. Avec aussi des péripéties en Transylvanie. Woltje, ket de l'impasse Sainte-Pétronille, a la langue bien pendue et du courage pour deux. Embarqué dans un stûût qu'il n'imaginait pas, il doit affronter un vampire qui ne pense qu'à venir froucheler à Bruxelles. Du coup, il



doit drollement sauver sa peau, partir en stoumelings ou mettre fin au règne de terreur de ce labbekak qui croit dominer le monde à coups de canines. Il y a plein de choses dans cette pièce revisitée à la sauce rollmops : de l'action, de grands moments de romantisme et de la swanze à gogo. On rit beaucoup, même si ce n'est jamais fafoule. Nicolas Géal connaît ses classiques, maîtrise l'art du dialogue et ne prend jamais le public pour un snul. A la fin de l'histoire, Dracula prend une rammeling qui le laisse djoum-djoum. Maintenant, tu peux habiter à Paris ou sur la Côte d'Azur, tu comprendras ce qui se passe sur scène. Tout est extrêmement visuel et tu ne tomberas jamais de ton sus. « Dracula » par Nicolas Géal est une fête où tu te tordras en deux, même si parfois tu auras la kiekievlies. Comme il s'agit de pouchenels traditionnels, tu n'auras pas peur d'amener ta tribu pour, après, payer une Lambik ou une Kwak à ta madame et à tes lardons. Pas besoin de lexique à l'entracte. Si tu comprends pas tout, tu trouveras bien une meï qui t'expliquera. Au passage, tu admireras les décors de Thierry Bosquet, un cadeï qui connaît son métier et qui est sorti de la cuisse de Michel-Ange. « Dracula » est à voir jusqu'au 23 novembre 2019 chez Toone. Tu peux avoir tous les détails sur les jours, les heures de spectacles et le tarif avec le site www.toone.be

Rue du Marché-aux-Herbes 66 à 1000 Bruxelles

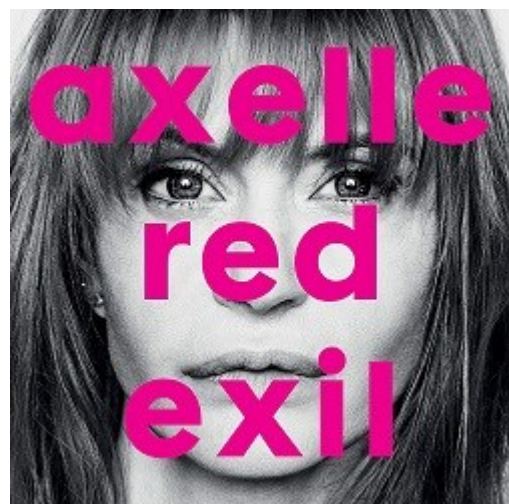
Daniel Bastié



CONCERT : AXELLE RED

Après "Rouge Ardent" et "Acoustic", Axelle Red a sorti son dernier album "Exil" en 2018. À la base de ces nouveaux morceaux, un voyage dans les villes de Memphis, Nashville et Los Angeles. C'est dans cette dernière que l'artiste a trouvé un nouveau souffle : un subtil mélange entre ses racines Memphis soul et pop, avec un son électro plus contemporain. L'amour sans limites d'Axelle Red pour la musique, sa passion pour la vie et son engagement altruiste pour un monde meilleur sont à la base de toutes ses activités. Avec 5 millions d'albums vendus à son actif, elle a écrit de nombreuses chansons qui resteront à jamais dans notre mémoire collective. À sa sortie, "Exil" a fait l'unanimité dans la presse : *Un retour romantique et un sublime album pop.* Cet automne, Axelle Red sera en tournée dans les salles belges avec son nouvel "Electro Acoustic Tour", accompagnée de ses formidables musiciens Dominique Vantomme, Wigbert Van Lierde et Simon LeSaint, pour nous offrir une surprenante combinaison des influences électroniques de l'album "Exil" et d'instruments acoustiques. L'ucloise ne pouvait pas rater l'occasion de présenter son album au Centre culturel d'Uccle, à quelques pas de chez elle ! Un concert à applaudir le samedi 16 novembre 2019 à 20 heures. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.ccu.be

Rue Rouge, 47 à 1180 Bruxelles



THÉÂTRE : HAROLD ET MAUDE

Harold Chasen, dix-neuf ans, cherche désespérément à attirer l'attention de sa mère, veuve et femme d'affaire surbookée, par des simulacres de suicides. Et pour se détendre il va... aux enterrements ! Maude va fêter ses 80 ans. Incontrôlable, imperméable à tous les tabous et libre comme l'air, elle court également ... les enterrements. La rencontre de ces deux oiseaux rares pulvérise les barrières entre générations, renverse les notions de bien et de mal, de vie et de mort, de droits et de devoirs. Voilà une histoire d'amour anti-conventionnelle dont le cinéaste Hal Ashby a fait dans les années 70 un film devenu culte. L'adaptation pour le théâtre de Jean-Claude Carrière, quelques années plus tard, n'a pas pris une ride. Son humour tantôt féroce, tantôt plein de poésie, nous décape et nous ramène à quelque chose de pur, de transparent, comme un rire cristallin, comme ... la vie ! Beaucoup d'émotions, avec rire, compassion, chagrin ... et un portrait au vitriol (mais très réaliste) de la société américaine des seventies (de multiples aspects semblent encore hélas d'actualité !). Un pamphlet sociologique dressé contre la pensée unique, sans chichis mais avec beaucoup de malice et qui nous porte à revoir nos standards. Une pièce à voir au Centre culturel d'Uccle le mardi 11 novembre 2019 à 20 heures 15. Plus de détails sur le site www.ccu.be
Rue Rouge, 47 à 1180 Bruxelles



SHOW DE TRANSFORMISTES : L'ANNIVERSAIRE DE CHEZ MAMAN

Ouvert le 3 décembre 1994, le bar Chez Maman est devenu le cabaret bruxellois de référence pour les spectacles de transformistes. Chaque week-end, Maman et ses filles se produisent sur cette scène devenue mythique... Quand on parle de scène, ici, il faut comprendre « comptoir ». Car Chez Maman, le lieu de représentation est le comptoir de la salle principale. Mais ne dit-on pas que la taille n'a pas d'importance ? Sur ce bout de marbre se déroule une magie que des centaines de personnes viennent vivre chaque semaine. Pour fêter dignement ce 25e anniversaire, Maman réunit toutes ses *filles* pour la plus grande revue de son histoire. Plus de vingt artistes se partageront la scène du théâtre du CCU pour une représentation unique. L'occasion d'applaudir Maman, Aqua, Vulgaire, Chloe, Marla, Bruno, Chico, Boop, Clarika, Hélène, Edna, Madame M., Loulou Velvet, Sugar Love, Fernanda Lust, Miss Face, Taxiss, Catherine d'Oex, LaDiva Live, leurs danseurs et d'autres invités. Un show à découvrir le vendredi 6 décembre 2019 au Centre culturel d'Uccle. Plus de détails sur le site www.ccu.be
Rue Rouge, 47 à 1180 Bruxelles
Sam Mas



THÉÂTRE : ANTI-HÉROS

Achille Ridolfi est né à Liège en 1979. Depuis, le petit garçon d'origine italienne a gravi les échelons pour devenir l'un des talents du cinéma belge, grâce à des apparitions remarquées dans des longs métrages tels que « Le tout nouveau testament » avec Benoît Poelvoorde et, parmi plusieurs autres titres, « Au nom du fils ». Il est également fort présent sur les planches, capable d'un mimétisme surprenant, toujours à l'aise dans la comédie autant que dans le drame. On se souvient de son Magritte du meilleur espoir masculin en 2014 pour le rôle d'Achille dans « Au nom du fils » de notre compatriote Vincent Lannoo. Une récompense largement méritée et qui lui a permis de se faire remarquer par les gens de la profession. Loin de se prendre la tête, il a compris que seul le travail importe et qu'il ne faut jamais se reposer sur les acquis. Aujourd'hui, il revient avec un one-man-show qui brocarde les coulisses du septième art. Une sphère à la fois cynique et cruelle, destinée à offrir du rêve. Auteur du texte, il se lâche avec humour et nous parle de la fonction d'acteur, du mimétisme nécessaire pour revêtir l'habit de certains personnages, de la difficulté à décoller de l'une ou l'autre certitude, de se subordonner au metteur en scène et de travailler en équipe pour fournir un objet définitif destiné à être projeté au plus tôt. Ici, il joue un comédien à côté de ses pompes, qui ne maîtrise plus les ficelles du job et qui expose des fêlures. Comme toujours, le ton se veut d'une justesse admirable, avec des anecdotes qui fusent et une troublante intimité. On sent qu'il y a beaucoup de vécu dans la démonstration, livrée sans surjouer. Vrai que depuis ses débuts, il a dû en avaler des couleuvres, louvoyer pour s'imposer, avoir côtoyé la chance et tuteuré des vedettes pour en arriver là où il se trouve aujourd'hui. Enfin, il y a de la modestie dans ce monologue, jamais dénué d'un second degré jubilatoire qui permet d'éviter les reproches et le pathos. Le monde du spectacle est un univers difficile qui, loin du strass et des paillettes, demeure une jungle où tout se gagne par la sueur et le talent. Achille Ridolfi signe ici une master-class à applaudir sans modération du 27 novembre au 21 décembre 2019 au Théâtre de la Toison d'Or. Plus de détails sur le site www.ttotheatre.com



Galleries de la Toison d'Or, 396-398 à 1050 Bruxelles

OPÉRA : JEANNE D'ARC AU BÛCHER

Immortalisée au cinéma par une kyrielle de comédiennes (Maria Falconetti, Ingrid Bergman, Jean Sebergh, Mila Jovovich, etc.), Jeanne d'Arc a également inspiré de nombreux compositeurs tels que Giuseppe Verdi ou Arthur Honegger. Ce dernier (membre du Groupe des Six et expert en musique de films), a créé en 1935 une partition résolument originale, où la vie de la Pucelle d'Orléans est racontée à rebours, depuis sa condamnation à mort jusqu'à son enfance. Ce kaléidoscope de souvenirs et d'émotions est porté par des chœurs, deux imposants rôles parlés et un orchestre singulier, composé notamment de saxophones, d'ondes Martenot et de claviers. Dans la fosse de la Monnaie, qu'il retrouve après dix ans d'absence, Kazushi Ono intensifie la variété et la richesse de ces portées. Sur scène, Romeo Castellucci fouille les différentes couches qui se sont sédimentées sur Jeanne au cours de l'histoire. Il révèle ainsi la part de légende, ses paradoxes et le rapport intime que chacun de nous entretient avec elle. Lors de la première à Bâle en 1938, le public et la critique se sont montrés très enthousiastes. On le sait peu, mais l'oratorio a été adapté au cinéma sous le titre « Giovanna d'Arco al rogo » par Roberto Rossellini en 1954. A applaudir à La Monnaie du 5 au 12 novembre 2019. Plus de détails sur le site www.lamonnaie.be



Place de la Monnaie à 1000 Bruxelles

THÉÂTRE : LES AVEUGLES

« Les Aveugles » est une pièce de théâtre en un acte écrite en 1890 par le dramaturge belge Maurice Maeterlinck, figure de proue du symbolisme. « Les Aveugles » est aussi le troisième volet de la trilogie que Josse De Pauw a dédiée à son introspection de la condition humaine. Faisant appel à un compositeur différent pour chacun des spectacles, il avait déjà collaboré avec Dominique Pauwels pour « Les Héros » et avec Kris Defoort pour « L'Humanité ». Cette fois, il a fait appel à Jan Kuijken pour s'emparer du texte de Maurice Maeterlinck, poignant drame en prose qu'ils ont habillé de mélodies et qu'ils ont confiées aux formidables chanteurs du Collegium Vocale de Gand. Les chants a capella se mêlent pour traduire la symbolique de l'errance et la cécité d'humains qui nous ressemblent. Quant au propos, il revient sur les errements d'un groupe d'aveugles abandonnés sur une île fichée loin de chez eux. Ils attendent le retour du prêtre qui les a guidés jusque-là, sans réaliser que celui-ci est déjà parmi eux. Silencieux. Mort ? Une performance à découvrir du 13 au 17 novembre 2019 au Théâtre national. Plus de détails sur le site www.theatrenational.be

Boulevard Emile Jacqmain, 111-115 à 1000 Bruxelles



EXPOSITION : YVES ZURSTRASSEN FREE

L'art d'Yves Zurstrassen est en constante évolution, mais un élément reste immuable : son désir d'une expression libre et intuitive. L'exposition qui lui est consacrée quittera le Museo de Santa Cruz, à Tolède, pour venir s'installer au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, qui est aussi le point d'attache de l'artiste. Elle se présente sous la forme d'un parcours cyclique à la chronologie inversée, puisque les visiteurs feront un retour en arrière de 2019 à 2009 à travers le travail d'Yves Zurstrassen. Au menu : un jeu dynamique de formes abstraites et de couleurs, mais aussi du noir et blanc et du jaune vif, qui caractérisent les œuvres les plus récentes de l'artiste et représentent à la fois le point de départ et l'arrivée de l'exposition. S'inspirant des sonorités du free jazz et de l'art abstrait, cette exposition montre comment la peinture, dans une forme monumentale et presque architecturale, se confond avec l'espace en lui-même. Un événement à découvrir à Bozar jusqu'au 12 janvier 2020. Plus de détails sur www.bozar.be

Rue Ravenstein, 23 à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : LA PESTE

Adapter le roman « La peste » d'Albert Camus pour la scène n'est pas une gageure. Publié en 1947, il appartient au cycle de la révolte rassemblant trois œuvres de l'auteur (avec « L'homme révolté » et « Les justes »), qui ont permis en partie à l'écrivain de remporter le prix Nobel de littérature en 1957. Parabole de la condition humaine, ce texte analyse sans aménité le caractère de l'être humain dans ce qu'il possède de plus misérable, avec la fatalité qui s'abat sur ses épaules et le pousse à regimber. Le récit débute avec une épidémie (en l'occurrence la peste bubonique) qui ravage l'Algérie française. Nous sommes en 1940 et la guerre fait rage en Europe. Malgré des corrélations avec la petite épidémie qui a frappé Oran en 1945, le sujet demeure ici fictionnel. Plutôt que d'une réflexion sur une situation de crise, le texte a été interprété par les exégètes comme se voulant une dénonciation du nazisme. La tragédie se manifeste par le truchement de rats crevés qui s'accumulent aux quatre coins de la ville, puis par des poussées de fièvre qui frappe la population. Le corps médical parle d'une voix unanime : une pandémie ravage le pays. Le docteur Rieux se dresse pour soigner ses pairs et, très vite, se trouve dépassé par le nombre de patients qui frappent à la porte de l'hôpital. Contraint d'opposer une décision salvatrice, il exige la mise en quarantaine de la cité. Albert Camus en profite pour décrire un microcosme et sonder l'âme de ses semblables, sans effets reluisants, exposant chacun avec ses doutes, ses fêlures, sa lâcheté ordinaire et son égocentrisme, mais aussi une solidarité indispensable lorsqu'il s'agit de survivre. Les spectateurs découvrent que le propos se veut plutôt ici à l'introspection davantage qu'à l'essai clinique ou pseudo-historique. On se situe face à une humanité désincarnée, où chaque intervenant tente de résoudre le mal à sa manière, avec des expédients, sans tenir compte de l'effort collectif. Curieusement, les hommes seuls prennent des décisions, comme si uniquement eux étaient capables de faire face à des défis de taille, excluant femmes et enfants. On le sait, la guerre est



avant tout une question d'hommes ! Certains passages sont d'une crudité terrifiante et nous plongent dans nos peurs ancestrales. Aveuglement, la peste (sans distinction sociale et religieuse) frappe les foyers comme les plaies de Moïse se sont abattues sur l'Égypte de Pharaon. A l'instar d'une cape qui englobe la ville, elle étouffe celles et ceux qu'elle a choisi d'éliminer. Professionnel jusqu'au bout des ongles, le personnage principal ne

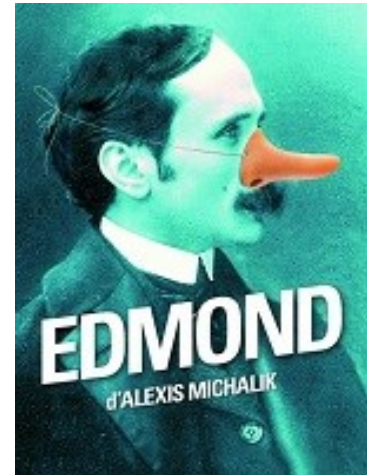
s'encombre jamais d'émotions et fait face. Pour lui, il est avant tout question de ne pas perdre son sang-froid et d'être à la hauteur de l'éthique qu'il s'est fixée. On parle aussi d'un mal qui rampe insidieusement, de son implication dans le quotidien des quidams et des errements de l'un ou l'autre pour ne jamais sombrer dans la démence ou le désespoir. Ici, l'auteur ne délaisse jamais sa volonté de décrire le sentiment de détachement indispensable pour éviter toute empathie et accepter la fatalité dans ce qu'elle possède de plus inique. « La peste » peut être interprétée comme une prise de conscience de nos petitesesses ou de notre force intérieure, mais également de la puissance des éléments extérieurs qui mordent à tout moment. On le sait, Albert Camus est et reste le philosophe de l'absurde et toute sa pensée converge vers la nécessité de se révolter contre le système mis en place pour vivre pleinement. Il n'a d'ailleurs jamais cessé de s'engager dans des combats complexes, au point de prendre position contre le colonialisme et le totalitarisme. Jusqu'au 17 novembre 2019, le Théâtre royal des Galeries propose une version live de ce roman étudié dans les universités et considéré comme la pointe de l'iceberg de l'œuvre d'un écrivain qui a toujours préféré ignorer les concessions. Dans les rôles principaux nous pouvons applaudir Sébastien Hébrant, David Leclercq, Toussaint Colombani, Fabio Zenoni, Ronald Beurms, Freddy Siex, Frédéric Clou, Bruno Georis et Luc Van Craesbeek sous la direction de Fabrice Gardin. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.trg.be

Galleries Royales Saint Hubert à 1000 Bruxelles

Daniel Bastié

THÉÂTRE : EDMOND

Nous sommes non loin de Noël. En ce mois de décembre 1897, Edmond Rostand se trouve en proie à l'angoisse de la page blanche. Depuis deux longues années, il peine à rédiger. Pourtant, il sait qu'il ne doit pas procrastiner. Sa charge de père de famille l'oblige à saisir le taureau par les cornes afin de faire rentrer de l'argent dans son foyer. Incapable de se décider sur le thème de sa prochaine pièce de théâtre, il entretient Constant Coquelin du projet d'une comédie héroïque en vers, mettant en scène un mousquetaire au nez proéminent, fin bretteur et poète à ses heures. Il s'inspire de Savinien de Cyrano, dit de Bergerac, écrivain né en 1619 et décédé en 1665, également auteur d'une œuvre libertine et licencieuse un peu oubliée. Avec un seul titre en tête, il se laisse embarquer par le flux de son inspiration qui, lentement, semble se réveiller.



Alexis Michalik propose ici une pièce intelligente sur la genèse d'un chef-d'œuvre de notre littérature et donne ses lettres de noblesses à une écriture ciselée pour éblouir, divertir et enseigner la petite histoire à travers la grande. On l'ignore souvent mais, au départ, il s'agissait d'un script pour le cinéma. Face à la frilosité des producteurs, l'auteur a décidé de l'adapter pour la scène plutôt que de le laisser moisir au fond d'un tiroir. La suite est connue : les Molière ont récompensé son travail en 2016, avec pour effet de secouer les financiers du septième art et d'encourager, enfin, une réalisation cinématographique. Mise en abyme du créateur face à sa création, « Edmond » nous montre Edmond Rostand dans la vie de tous les jours, pas encore adulé, à la recherche d'originalité et en proie au tempérament des comédiens, aux irritations de son épouse comme aux avis de son entourage.

Chargé de la direction des comédiens pour cette création bruxelloise, Michel Kacenenbogen a mis les petits plats dans les grands, afin d'assurer le plaisir des yeux avec une douzaine d'acteurs sur les planches, dont Tristan Schotte, Maxime Anselin, Perrine Delers, Inès Dubuisson, David Dumont, Itsik Elbaz, Mwanza Goutier et Antoine Guillaume au service d'une entreprise aussi visuelle que lyrique. Avec « Edmond », on retrouve ce qui fait le charme et le panache de Cyrano : un torrent de vitalité, une brassée de fièvre, un zeste de drôlerie, beaucoup de charme et le goût d'aller à contre-courant du politiquement correct. Une pièce à applaudir jusqu'au 31 décembre 2019 au Théâtre le Public. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.theatrepublic.be

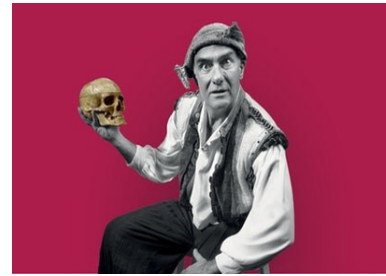
Rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles

Daniel Bastié



THÉÂTRE : ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

Dressé sur un tréteau, un acteur décide de réaliser le rêve de sa vie : interpréter un texte qui rassemble une quinzaine des monologues extraits de l'œuvre de Shakespeare. Mais le personnage s'empare du comédien et emporte le public dans un récit plein d'émotions et de rires, qui nous décrit les aléas, les combats et les envolées de la vie d'un artiste sur scène. Nous voici au théâtre pour le voir concrétiser son rêve et découvrir une sorte de best-of de l'auteur le plus interprété au monde. D'emblée, il annonce : *De toute façon mesdames et messieurs, vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est pour moi, d'être avec vous ce soir. Je vous ai tellement attendus... Mais là, je vous tiens ! Pris en otages ! J'ai kidnappé mon comédien. Je lui ai tout pris. Son sang, son souffle, son cœur. Être ou ne pas être, là est la question. Moi, je veux être, être et ne pas être. Voilà ma réponse. Nous franchirons ensemble, les limites de la simple représentation théâtrale, pour vivre l'expérience unique d'un spectacle éternel. Nous resterons unis à tout jamais pour trouver enfin la symbiose parfaite, jamais atteinte jusqu'à aujourd'hui, entre un simple personnage, moi, et son merveilleux public, vous !*



Un seul en scène de et avec Luca Franceschi. Une performance à applaudir jusqu'au 21 décembre 2019 au théâtre Le Public. Veuillez trouver tous les détails complémentaires sur le site www.theatrepublic.be

Rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles

THÉÂTRE
LE PUBLIC
UN MALIN PLAISIR

THÉÂTRE : À LA VIE, À LA MORT

Que sommes-nous prêts à faire pour la planète ? Que sommes-nous prêts à faire pour ceux qui nous sont proches ? L'action de la pièce nous projette dans un futur proche d'une dizaine d'années. Dans ce temps, pas si lointain, afin de résoudre tout à la fois le problème du coût du vieillissement de la population et le manque de moyens pour investir dans le développement durable, l'État met en place un système d'une efficacité redoutable, mais éthiquement et moralement très perturbant : Écothanasia. Dans ce contexte, qui balaie impitoyablement les valeurs humanistes, au profit de la logique économique et des urgences écologiques, deux vieux amis (des amis de longue date, qui sont aussi de vieux amis...) à l'approche de leur fin de carrière, se trouvent confrontés à la question brûlante de savoir ce qu'ils laisseront comme héritage aux générations futures. Bernard Cogniaux et Pierre-André Itin ont les idées folles, mais la plume légère. Ils écrivent une pièce drôle, forte et décalée, très enthousiasmante. Ils touchent à un sujet tabou et creusent leur sillon avec un certain cynisme, mais avec élégance, humour et beaucoup de pertinence : que se passerait-il si on programmait l'heure de sa mort, au bénéfice d'un monde durable ? Un futur inquiétant, mais dépeint avec bienveillance. Et c'est ça qui est élégant ! Cette pièce est à découvrir au théâtre Le Public du 15 novembre au 31 décembre 2019. Plus de détails sur le site www.theatrepublic.be

Rue Braemt, 64-70 à 1210 Bruxelles



LE STOCKEL : UN CINÉ DE QUARTIER SURVIVANT !

Qui connaît donc ce quartier de Bruxelles que l'on nomme Stockel, Stokkel en néerlandais ? Un bien vieux territoire qui a une bien longue histoire derrière lui : en 940 de notre ère, le comte de Flandre Arnoul Le Vieux fit don de celui-ci au comte de Wijnen, son beau-fils, et la famille de Wijnen y resta au pouvoir jusqu'au 12ème siècle. Elle possédait également l'abbaye d'Affligem et les localités de Moorsel, Sterrebeek et Kraainem; quant au quartier, il s'étendait de l'avenue de Tervuren à l'avenue Hebron (Kraainem), c'était une partie de la forêt de Soignes avec une grande ferme situées non loin de la place Dumon.

A quelques pas de la très animée place se dresse actuellement, et sans que cela ait quoi que ce soit de péjoratif, ce que l'on pourrait appeler un vestige : Le Stockel, l'un de ces rarissimes cinémas de quartier qui ont subsisté dans notre capitale. Survécu au rouleau-compresseur de l'immobilier notamment. Lieu de culture et de rencontres, bien que ne possédant qu'une seule salle, Le Stockel jouit d'une programmation inventive, dynamique, à sa tête Alexandre Kasim, un directeur actif, zélé, investi. Des films tous publics récents, plusieurs par jour et proposés en alternance, nous avons le choix parmi une bonne dizaine de possibilités chaque semaine.

Une seule salle, disions-nous, mais pas la moindre, cette salle rivalisant aisément avec la plupart de celles que l'on trouve dans les complexes UGC et Kinepolis. Spacieuse, bien agencée, de confortables sièges et un décor plaisant. Ravi, le spectateur s'y sent tel un poisson dans l'eau et en totale symbiose et adéquation avec les personnages de fiction évoluant face à lui sur l'écran, un bel écran !

L'ouverture du Stockel remonte à 1956, "Papa longues jambes" avec Fred Astaire étant le premier film qui y fut projeté. Cette année-là, l'almanach de la Ville mentionnait l'avenue de Hinnisdael sans le moindre riverain, le cinéma serait donc la première construction érigée sur l'avenue, construite par la famille Cuypers, ensuite rachetée par la commune de Woluwé-Saint-Pierre en 1974. Depuis Le Stockel n'a jamais réellement désempli, les soirs de week-end la file s'allongeant souvent sur quelques dizaines de mètres, le trottoir investi, des projections scolaires étant parfois organisées, le public diversifié, éclectique, la programmation ne se limitant point à un genre bien précis tel que le film d'aventures ou la fiction d'anticipation. En octobre de cette année, pour nos jeunes têtes blondes, "Abominable", "Angry birds II" et "Shaun le mouton II" ont été diffusés en salle, attirant les familles avec enfants, tandis que pour les plus grands, "Alice et le maire", "A rainy day in New-York" de Woody Allen, "Au nom de la terre" et "Le portrait de la jeune fille en feu", un long-métrage frémissant de près de deux heures ont eux aussi creusé leur chemin. Les block-busters, Le Stockel ne les dénigre point eux non plus, "Joker" avec Joaquin Phenix ayant été programmé, vous savez bien, cet ennemi de Batman au sourire inquiétant et même diabolique.

Le Stockel ? Un cinéma bien loin de vivre ses derniers moments, qui propose en permanence une affiche alléchante faisant continuellement le bonheur du quartier, au prix d'entrée très démocratique, et l'on effectue régulièrement plusieurs dizaines de kilomètres pour y venir, par les transports en commun c'est le métro ligne 1 direction ... Stockel ! Tiens donc !

Avenue de Hinnisdael, 17 à 1150 Bruxelles

Thierry-Marie Delaunois



CINÉMA : LES CONTES DE CANTERBURY

« Les contes de Canterbury » (mis en scène par Pier Paolo Pasolini) est, comme son nom l'indique, une compilation de récits médiévaux de Geoffrey Chaucer. Ils ont néanmoins tous un point commun, puisqu'ils tournent autour du sexe. Attendez-vous donc à beaucoup de plans de nudité et à des scènes grivoises. Au début des années 70, le cinéma n'avait pas froid aux yeux et remplissait parfaitement son contrat de rencontrer le plaisir visuel. S'agissant néanmoins de récits courts, aucun d'entre eux n'approfondit la psychologie des personnages et se contente de demeurer en surface. Voilà le propre des films à sketches reliés par un film rouge. Certes inégal, mais toutefois plaisant, ce programme se targue d'un montage classique, de comédiens crédibles et d'une partition du maestro



Ennio Morricone. Cet opus nous permet également de découvrir Pier Pasolini devant la caméra dans un rôle en compagnie de Ninetto Davoli occupé à imiter Chaplin. Si l'inspiration n'atteint pas toujours une apogée, ce programme se laisse voir sans déplaisir, grâce à un caractère jovial et licencieux loin des ciseaux de la censure. Un hymne à la vie où la libido explose dans toute sa puissance ! Voilà un film à revoir à Flagey le samedi 16 novembre 2019 à 18 heures 45, le dimanche 17 novembre 2019 à 17 heures 30 et le mercredi 27 novembre à 19 heures 30. Trouvez davantage de détails sur le site www.flagey.be

Place Sainte-Croix à 1050 Bruxelles

Paul Huet



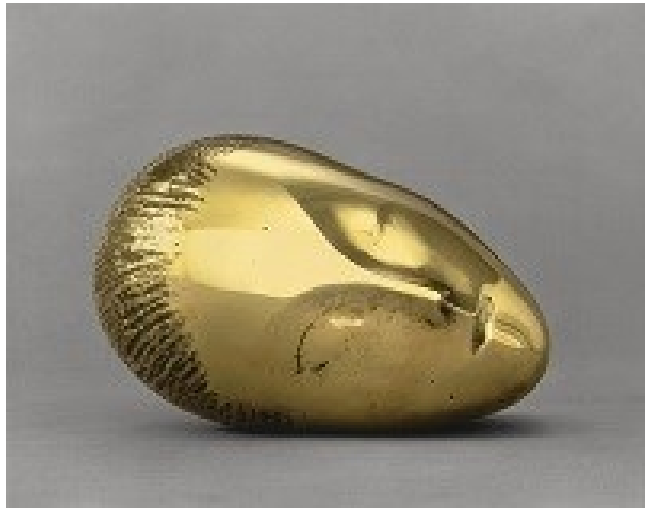
PINK SCREENS FESTIVAL

Voici revenu le temps du Pink Screens Festival organisé par l'asbl Genres d'à côté, le seul festival bruxellois de films queer qui célèbre les genres et les sexualités différentes ! Une fois encore, il vous propose un cocktail composé de fictions, documentaires, films expérimentaux, courts et longs métrages à savourer aux cinémas Nova et Aventure, mais aussi aux Galeries, au Palace et au Beursschouwburg. L'édition 2019 opte pour un régime particulièrement corsé. Il y est question de bonnes protéines ... évidemment humaines ! De quoi révéler la part carnassière en chacun de nous et pour agrémenter l'ensemble : des saveurs brésiliennes. Le Brésil est riche d'une production en écho avec les thématiques défendues par les organisateurs. Chose qui valait bien qu'on s'y attarde. Afin de plaire au plus grand nombre, les initiateurs du projet ont débusqué le meilleur, dévoilant ses contrastes, son histoire mouvementée et ses résistances. Toutefois le festival ne se résume pas à cela. Il explore la construction de la/des masculinité(s), fait raisonner les « queer voices », encourage les dykes qui prennent des caméras pour agir, goûte les crêpes au citron, embarque pour un road trip rose bonbon, hésite entre la case « animale » ou « sauvage » et croise des terrains de foot envahis de pékinois géants. Le « Pink Screens Festival » demeure une expérience à vivre et à partager. Dix jours de films avec une kyrielle d'animations, dont une exposition protéiforme, des débats pour gueuler (poliment), des rencontres surprenantes, des fêtes dont l'incontournable Pink Night, haut-lieu de la scène musicale queer. Si cela vous met l'eau à la bouche, vous avez jusqu'au 17 novembre 2019 pour découvrir la programmation. Voyez tous les détails sur le site www.gdac.org/fr/festival

Sam Mas

EXPOSITION : BRANCUSI

L'événement phare d'Europalia Roumanie est une exposition prestigieuse dédiée à Constantin Brancusi (1876-1957), sculpteur le plus influent du XXe siècle. Il s'agit de la première exposition consacrée à cet artiste particulièrement polyvalent en près de vingt-cinq ans. Figure clé de l'histoire de l'art, il développa un nouveau langage visuel et est aujourd'hui considéré comme l'un des pionniers du modernisme. Bozar présente quelques-unes de ses œuvres maîtresses, dont *Muse endormie*, *Le Baiser* et *Leda*, issues de musées et de collections privées du monde entier. Plusieurs pièces seront exposées pour



la première fois à côté d'œuvres de ses contemporains (Man Ray, Modigliani, Marcel Duchamp, etc.) et de Rodin, chez qui il fut brièvement apprenti. Souvent présenté en français par son seul patronyme, il a toujours réfuté toute affiliation et toute étiquette. Il se voulait libre, loin de toute chapelle, exigeant pour lui comme pour les autres et capable d'une parfaite autonomie. Les amateurs d'art le considèrent actuellement comme étant celui qui a poussé l'abstraction le plus loin, alors qu'il ne se voulait pas abstrait. Son influence a été grande à la fois sur le courant surréaliste autant que sur le minimalisme. Cette rétrospective est à découvrir à Bozar jusqu'au 12 janvier 2010. Plus de détails sur le site www.bozar.be

Rue Ravenstein, 23 à 1000 Bruxelles

BO ZAR

EXPOSITION : PERFORMANCE & PERFORMATIVITY

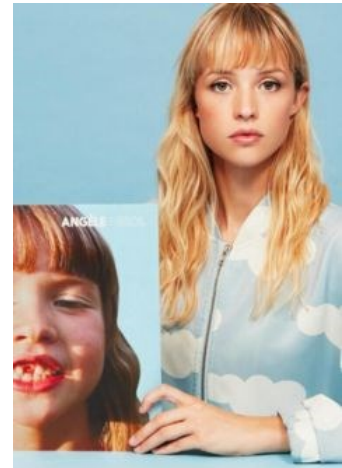
Depuis 2019, A+ Architecture in Belgium et Bozar coproduisent une nouvelle série d'expositions consacrées aux bureaux d'architecture belges qui ont retenu l'attention de la scène internationale ces dernières années. La deuxième exposition de cette série, *Performance & Performativity*, est consacrée au bureau d'architecture bruxellois Baukunst, fondé par Adrien Verschuere en 2008. Les nombreuses collaborations interdisciplinaires entretenues par Baukunst dès sa création attestent une position dialogique dans le processus d'élaboration des projets, situant l'architecture à la croisée entre art et sciences. Témoignant de l'importance de cette position, l'exposition *Performance & Performativity* est conçue afin de rendre compte de ces multiples liens et collaborations soutenant une production résolument ouverte sur les pratiques et les enjeux du contemporain. Maquettes, mécanismes, photographies et vidéos diverses illustrent la production récente du bureau et nous plongent dans son univers singulier composé de références artistiques, philosophiques et techniques. Un événement à voir à Bozar jusqu'au 5 janvier 2010. Plus de détails sur le site www.bozar.be

Rue Ravenstein, 23 à 1000 Bruxelles



CONCERT : ANGÈLE

En quelques mois, la fille de Marka et de Laurence Bibot a gravi pas mal de chemin, se hissant à la tête des hit-parades. Après des singles qui ont cartonné, elle a livré un album intitulé « Brol » qui est sorti dans les bacs des disquaires en octobre 2018. Un titre en forme de clin-d'œil à sa Belgique natale, où les mélodies se combinent à des effets électro-acoustiques. Depuis, les récompenses se sont additionnées. Sur la pochette du Cd, on retrouve l'artiste enfant toutes dents (de lait) dehors tandis que, sur Instagram, la jeune Bruxelloise a dévoilé petit à petit la pochette de son disque en compagnie d'extraits sonores des neufs inédits qui nous baladent dans un univers électro-pop à l'instar de ses premières chansons à succès. La découvrir sur scène demeure un plaisir, où sa présence fait merveille, sympathique combinaison de jeunesse, de tonicité et de fraîcheur. Une artiste sur laquelle nous avons à compter. Le Palais 12 l'accueille le 19 novembre 2019 à 20 heures.



Plus de détails sur le

site www.palais12.com

Avenue de Miramar à 1020 Bruxelles

Sam Mas



CONCERT : JEANNE CHERHAL

Elle n'est pas de celles qui se contentent de suivre la voie toute tracée. Au contraire, elle se réinvente au gré de virages dont elle seule connaît le secret. Après un cinquième album aux somptueux accents intimes et amoureux et une tournée en groupe, Jeanne Cherhal a souhaité retrouver sur scène mais, en solo, le compagnon qui l'a vue naître à la chanson : son piano. Repartie sur les routes, elle a ainsi livré une version métamorphosée de son répertoire : arrangements sensiblement développés, présence à l'intensité maximale, malicieuse et émouvante. Jamais trop seule, elle peut constater, une fois encore,



que le piano-voix n'est pas simplement un berceau mais plutôt un navire qu'elle ne se lasse pas de piloter. Ce chapitre en solitaire a culminé (et s'est achevé) à l'Olympia en janvier 2017. Pause ? Pas du tout. Elle a eu hâte de se retrouver sur scène, de tenter mille nouveaux projets, de se remettre en danger et de s'exprimer sans entraves. Alors, en voiture ! Cette fois, elle défie les formats et, plus que jamais, s'astreint à être toujours plus surprenante. Cette tournée promet d'être, selon ses vœux, extrêmement musicale », même s'il n'est pas question de laisser sa voix en coulisses. Bien au contraire ! Jusqu'où ira-t-elle ? Réponse : le 15 novembre 2019 à 20 heures au Théâtre 140 ! Plus de détails sur le site www.le140.be.

Avenue Eugène Plasky, 140 à 1030 Bruxelles

Sam Mas

THÉÂTRE : CHAMP DE BATAILLE

En adaptant le roman de Jérôme Colin « Le Champ de Bataille », Denis Laujol nous offre une variation sur l'amour familial, avec des sentiments mis à vif, comme sur un champ de bataille. Un spectacle qui questionne la violence sociale, notamment produite par l'école et la famille, mais qui n'est jamais dénué d'espérance car il est porté par une plume pleine de tendresse et de dérision.

L'ennui avec les enfants, c'est qu'ils grandissent. C'est qu'un beau matin, sans prévenir, ils mettent des trainings, répondent par onomatopées et écoutent de la mauvaise musique (...) Ça coûte une fortune en crème anti-boutons, ça change d'humeur toutes les six minutes, ça a le nez qui pousse. Ça se traîne du divan au lit en mettant un point d'honneur à vous rappeler que vous n'êtes absolument pas à la hauteur de votre rôle de père. Ça vous empoisonne. Ça vous déteste. C'est cruel un enfant qui grandit. Comble de tout, une fois dépassé le mètre 50, ça cesse de vous considérer comme Dieu en personne. Et ça, il faut l'encaisser !

Désormais vous n'êtes plus rien, juste un étranger programmé pour leur gâcher l'existence et les empêcher de vivre.

La quarantaine galopante, voilà ce que se dit ce père, enfermé dans les toilettes, ultime forteresse inviolable, où il consulte des dépliants de voyage, manière d'échapper pour de bon à la pesanteur du quotidien, avec d'un côté un fils aîné en pleine adolescence, de l'autre son couple en crise, sexuelle notamment. Un spectacle destiné aux parents et à leurs enfants, qui devraient se reconnaître dans cette observation tendre et hilarante de la mutation adolescente. A voir au Théâtre de Poche du 5 au 23 novembre 2019 à 20 heures 30. Plus de détails sur le site www.poche.be

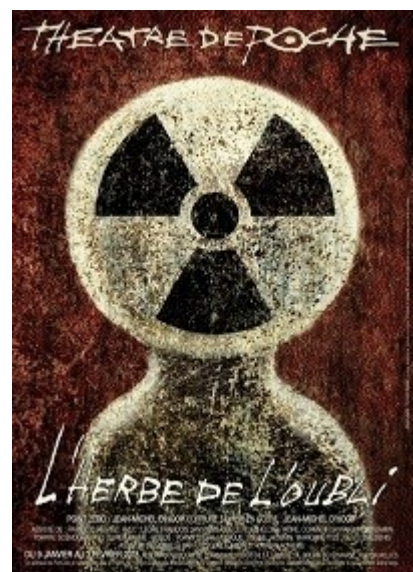
Chemin du Gymnase, 1A à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : L'HERBE DE L'OUBLI

Le 26 avril 1986, le cœur du réacteur numéro quatre de la centrale de Tchernobyl explose et prend feu, projetant un nuage de radioactivité dont on a retrouvé des traces dans toute l'Europe. Poussières, aérosols et gaz radioactifs (dont le césium et l'iode) sont projetés dans l'atmosphère. Le quatrième réacteur, nom de code « Abri », conserve toujours dans son ventre gainé de plomb et de béton armé, près de vingt tonnes de combustible nucléaire. Tchernobyl, en russe, se traduit par absinthe ou herbe de l'oubli. Et trente ans après, quelles leçons retient-on de cette catastrophe ? Composé à partir de la parole de survivants, d'habitants proches de la zone d'exclusion en Biélorussie, de scientifiques actifs dans le dépistage de césium 137, de personnes ressources partisans - ou non - du nucléaire qu'a rencontrés la compagnie Point Zéro. « L'Herbe de l'Oubli » s'inspire de différents avis collationnés par Svetlana Alexievitch, prix Nobel de Littérature 2015 (*La Supplication*, éditions JC Lattès) et a reçu le prix du meilleur spectacle décerné par la presse belge, tout en devenant un énorme succès au dernier festival d'Avignon / Théâtre des Doms. Un spectacle à voir au Théâtre de Poche du 26 novembre au 7 décembre 2019. Plus de détails sur le site www.poche.be

Chemin du Gymnase, 1A à 1000 Bruxelles



THÉÂTRE : PIGMENTS

Nicolas et Chloé s'alimentent de leur passion. Néanmoins, au terme de quatre années d'existence commune, leur amour s'étiole et ils ne se regardent plus avec le même intérêt. Lui est neurologue et charrie les velléités artistiques de sa compagne au point de pousser ses réflexions jusqu'à l'agacement. De son côté, elle ambitionne de peindre à corps perdu. La pièce de Nicolas Taffin oppose deux tempéraments, parle d'une complicité étouffante et pose les limites de cette fusion. Comment s'épanouir sans blesser le conjoint ? Le portrait est ici plein de zones grises, avec un passage par toute la palette du nuancier des sentiments. Le cartésianisme défie l'essor créatif, le rationnel bute contre la fantaisie. Comment demeurer soi et libre dans une relation qui a laissé le quotidien gangréner les saveurs des premiers mois de vie à deux et la surprise de la découverte de l'autre ? Assez vite, Nicolas fourbit des mots durs, darde des réflexions violentes et s'acharne sur la dépouille d'un amour moribond. Mathilde Moulinat et Nicolas Taffin brillent dans un duel pathétique, touchant et parfois drôle. Y a-t-il matière à raccommoder quoi que ce soit ? Réponse sur la scène du Centre culturel d'Auderghem du 12 au 16 novembre 2019. Voyez tous les détails pratiques sur le site

www.ccauderghem.be

Boulevard du Souverain 183 à 1160 Bruxelles
Paul Huet



THÉÂTRE : UN FILS DE NOTRE TEMPS

Benoît Verhaert adapte et met en scène le dernier roman d'Odön von Horváth, l'un des plus grands dramaturges de langue allemande du XXe siècle et qui est décédé peu après sa parution en 1938. Né en 1901, ce fils de diplomate austro-hongrois (qui a grandi



de Belgrade à Budapest en passant par Vienne, Munich) a obtenu sa reconnaissance via le théâtre. Ses romans, « Jeunesse sans dieu » et « Un fils de notre temps », dans lesquels il dénonce le fascisme et la manière dont on se laisse phagocyter par un système et une idéologie délétère, lui ont valu d'être interdit pendant la période sombre du national-socialisme. « Un fils de notre temps » parle d'un personnage anonyme, jeune chômeur, qui s'oppose à son père devenu pacifiste (comme toute sa génération) après la dernière guerre. Lui, vient de s'engager dans l'armée pour changer le monde et celle-ci lui apporte ce que la société lui refuse : une appartenance dans l'uniforme, une sécurité matérielle dans la caserne, une reconnaissance, une cause à défendre et une famille. Blessé au front, il se retrouve privé de ses repères et confronté à un avenir incertain et angoissant. Son univers s'effondre. Entre réalité historique et fantasmagorie qui fait écho au désarroi d'une certaine jeunesse sacrifiée, ce texte renvoie à l'époque actuelle, où les extrémismes se réveillent. En mettant en scène l'histoire de ce fils, interprété par Cédric Cerbara, Benoît Verhaert s'interroge également sur le rôle des pères, dont il incarne lui-même plusieurs figures. Laurie Degand campe la jeune fille disparue (dont le protagoniste est secrètement amoureux) et Gilles Masson, par sa présence étrange, semble tirer les ficelles de ce rêve troublant. Voilà une pièce à découvrir au Théâtre Varia du 14 au 30 novembre 2019. Plus de détails sur le site www.varia.be

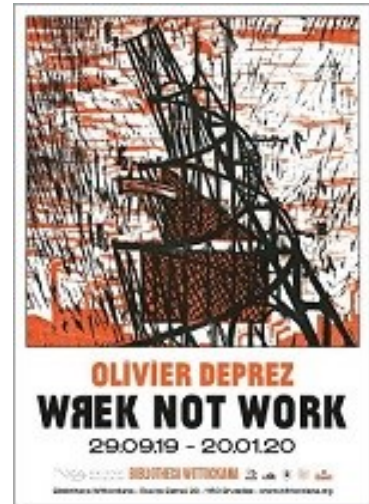
Rue du sceptre, 78 à 1040 Bruxelles
Sam Mas

EXPOSITION : WREK, NOT WORK / RÉTROSPECTIVE OLIVIER DEPREZ

Né à Binche en 1966 (mais installé dans le Gard depuis bien des années), Olivier Deprez est aujourd'hui un des représentants majeurs du livre d'art. Dans la grande tradition de Frans Masereel, dont il a révolutionné le langage visuel, il croise la technique de la gravure sur bois et la démarche narrative de la bande dessinée, qu'il a repensée au sein du collectif belgo-européen Frémok, par exemple dans son livre *Le Château d'après Kafka*.

Composée de plus de deux cents pièces et mise en valeur par une scénographie particulièrement riche et pertinente, l'exposition qu'accueille la Bibliotheca Wittockiana est la première rétrospective du travail de cet artiste exceptionnel. Elle donne un aperçu de toutes les facettes de ce dernier : gravure, dessin, écriture, peinture, vidéo, dessin animé et, bien entendu, bande dessinée. L'exposition montre aussi les diverses influences, visuelles et plastiques mais aussi littéraires et poétiques, qui ont stimulé l'artiste. Elle souligne également l'importance des travaux réalisés en dialogue avec d'autres plasticiens ou écrivains. Une place particulière étant réservée aux ouvrages et aux films réalisés en collaboration avec Adolpho Avril, *outsider* avec qui Olivier Deprez travaille de manière régulière dans le cadre des ateliers de la « S » à Vielsalm. Le titre de l'exposition fait référence au nouvel opus magnum d'Olivier Deprez intitulé *WREK*, variation multilingue sur les notions de « travail » et de « processus » : œuvre en cours d'élaboration et à paraître fin 2020, dont la Wittockiana présente une mise en espace particulièrement percutante. *WREK* prolonge et approfondit la narration par bois gravés, mais en l'adaptant à l'esthétique de l'âge numérique et de la culture de remix et de recyclage qu'il a fait naître. Largement construite autour de la presse à main qui sert de matrice à toute la création, la scénographie de *WREK* réalise enfin la fusion d'un imaginaire artistique et de la magie d'un espace muséal consacré au livre dans tous les sens du terme. Un événement à découvrir jusqu'au 19 janvier 2020 à Bibliotheca Wittockiana. Plus de détails sur le site www.wittockiana.org

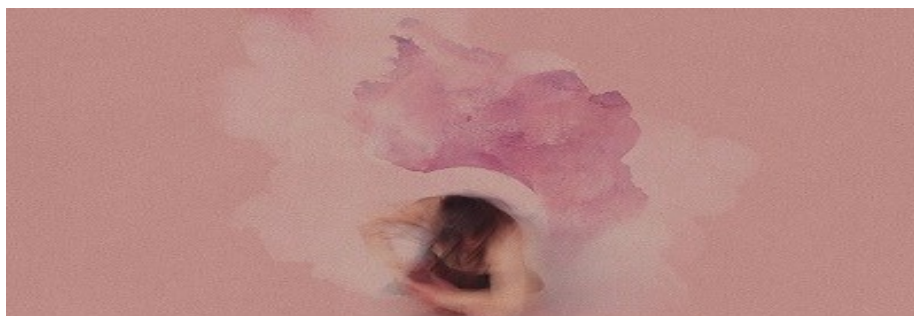
Rue Bemel 23 à 1150 Bruxelles



THÉÂTRE : STANCHE MANI

Quel discours un artiste peut-il adopter sur son environnement socio-politique ? Peut-il dévoiler au public ses propres positionnements ? Lui suffit-il de se limiter à la recherche artistique dans l'espace scénique ou doit-il mener des actions sur le terrain, parfois jusqu'aux zones de conflit ? En s'inspirant de la culture hip-hop autant que de la poésie italienne, des chants révolutionnaires que de faits d'actualité, la compagnie Giolisu propose une création sans compromis, brute et poétique, sensuelle et chaotique. Dessin, couture, rap se cristallisent autour de la danse pour permettre à « Stanche Mani » de questionner l'essence même de l'engagement artistique. Une danse spontanée faite de sauts et de sursauts, un cri face à l'abîme et la recherche de sens dans un monde infini. La conception et la chorégraphie sont signées Lisa Da Boi, elle-même présente sur scène avec Farah Chamma. Une création à découvrir au Théâtre de la Vie du 12 au 16 novembre 2019. Plus de détails sur le site www.theatredelavie.be

Rue traversière 45 à 1210 Bruxelles



UN KET DE BRUSSELLES : JUSTE UNE PAUSE POUR MON AMI

J'ai drôlement du triste derrière mon plastron aujourd'hui. Comme une grosse boule qui monte et qui descend et qui sait pas par où elle doit sortir. Je t'ai déjà parlé de ma *strotche* (ruelle) pleine de gamins qui jouaient à la balle pelote sans souci des voitures. Tout un match sans être dérangés, dis, en pleine rue, *potverdekke* ! On faisait une belle équipe, les copains et moi ! Il y avait Gustave, Pol, Henri, Michel, Daniel, Jeanjean, Louis, tous fidèles au poste, prêts à taper sur la balle pour gagner une « chasse ». Un autre jour, on jouait « guerre », ou « coboilles » (de ce temps-là les films avec Gary Cooper et Alan Ladd nous galvanisaient). Le temps a passé et les gamins de 1955 sont devenus des hommes. On se perd de vue, on a d'autres priorités, et la vie nous sépare.



Pourquoi j'ai comme ça du triste aujourd'hui ? Car comme dans la chanson de Georges Brassens, il manque un copain à bord. Louis, l'ami d'enfance, le copain de toutes les fredaines, a enlevé sa main de mon épaule. Il est parti et ses dernières paroles pour moi ont été : « salut, ket, je vais me reposer ». Je ne jouerai plus jamais à la balle pelote, je ne serai plus jamais le lieutenant d'un peloton de braves, un tireur d'élite du 7^e de cavalerie. On creusait des tranchées dans le terrain vague du coin de la rue, on inventait des téléphones avec un fil tendu entre deux boîtes d'allumettes vides, on refoulait l'ennemi chargé d'enlever la colline de sable...

Louis, c'était l'ami de toujours, le ket avec lequel on a tout fait : emballer une crotte de chien dans un papier journal et le déposer devant la porte d'une maison, puis y mettre le feu et sonner. On déguerpissait, pas trop loin, juste pour bien voir le type ouvrir son huis, voir l'incendie et l'éteindre à grands coups de semelle. Tu vois l'état de ladite semelle quand il atteint la crotte, et le travail de nettoyage odorant qui suit. C'était rigolo; on appelait ça *belleke trek*.

Un jour, on avait mis le feu (pyromanes invertébrés comme tu peux voir) à un petit carton dans un terrain vague. Juste pour s'amuser. On ne savait pas que dix minutes plus tard, alors qu'on était lui et moi en plein western, de l'autre côté de la rue, le tiers du terrain vague était en feu et que le voisin avait appelé les pompiers.

Le sergent Louis est devenu un homme. Toujours un ami. Toujours prêt, sans salamalecs. Juste là pour l'autre. Je sais, je devais te parler du tram, et c'est promis, c'est pour la prochaine fois. Dire au revoir à Louis est plus important. Quand tu as passé toute une vie dans le sillage de quelqu'un, que tu le connais depuis plus loin que tu sais te rappeler, que tu l'as vu passer par tous les stades de l'existence : enfant, ado, militaire (ben oué on faisait un an de service en Allemagne) amoureux, marié, père de famille, grand-père, tu peux dire que tu le connais aussi bien que toi-même. Et le jour où il part, tu te dis que c'est bientôt ton tour, et que tu n'attends plus qu'une chose, c'est le rejoindre pour recommencer à foutre le feu dans les cartons du terrain vague, même si on avait les *poepers* (la frousse) que nos parents apprennent que c'était nous.

Voilà. Louis est parti et c'est tout un pan de mon enfance qui sombre dans une mer grise et sale. Je suis embourbé dans les souvenirs qui se bousculent et se cherchent une place dans mon esprit. Des souvenirs d'enfance, des souvenirs de collégiens, des souvenirs amoureux, des souvenirs de vacances. Comme aujourd'hui les voitures qui se cherchent une place dans la *strotche* de nos beaux jours. Les parties de balle pelote ont cédé l'espace aux tas de ferraille rangés le long des trottoirs.

Le Tomberg, vaste terrain de jeux, colline de sable de nos ébats, est devenu un lotissement bétonné, une station de métro, avec ses voitures socialement valorisantes parquées devant les entrées privatives. La vallée de la Woluwe, le marais, la maison espagnole, le moulin à vent, le moulin à eau, Lenneke Mare, qu'est-ce que ça vaut à côté d'un magnifique « Shopping Centre » je te le demande.

La boule est toujours là. Elle a dur à trouver son chemin. Je comprends maintenant qu'un ket qui en a gros sur la patate vide toute une bouteille de gueuze au goulot sans respirer.

A ta santé, Louis !

Georges Roland

(Retrouvez les romans bruxellois de Georges Roland sur www.georges-roland.com. Ses deux titres les plus demandés : « Le brol aux Marolles » et « Manneken Pis ne rigole plus » sont maintenant disponibles en format poche, ara ! Les chroniques du ket (numéro 1) sont disponibles en format ultra-poche sur le site de l'auteur.)

CINÉMA : *AD ASTRA*

Film de SF de James Gray, avec Brad Pitt, Tommy Lee Jones, Donald Sutherland, Ruth Negga et Liv Tyler. USA 2019, 124 min. Sortie le 18 septembre.

Résumé du film – Sur Terre, dans un proche avenir, Roy McBride, ingénieur et astronaute de la NASA, s'occupe de la maintenance d'une antenne spatiale de 30 km de hauteur. Ayant échappé à la mort suite à la destruction de cette antenne par une surcharge électrique venue de l'espace, Roy est envoyé en mission à la recherche de son père qui a disparu seize ans plus tôt, alors qu'il recherchait lui-même la vie extraterrestre aux confins de l'univers. Son père pourrait bien être à l'origine de cette surcharge électrique qui menace la Terre et tout le système solaire.

Commentaire – Ce film de science-fiction a la beauté d'une épure et la froideur du vide intergalactique. « Vers les astres à travers la difficulté » pourrait être la traduction de son titre tiré du latin. On y suit le voyage spatial d'un astronaute parti à la recherche de la vie au bout de l'univers. Il y découvrira son père. Beauté des cratères lunaires que parcourent les engins motorisés, pris en chasse par ceux qui ont intérêt à détruire la Terre. On ouvre avec ce film un magnifique atlas en couleurs du système solaire. La caméra filme avec les yeux d'un scientifique le firmament, notamment les cinq anneaux de Neptune qui tournoient dans l'espace avec leurs millions de particules fines emportés à toute vitesse.

Ad Astra a été tourné dans les décors naturels de la région de Los Angeles. Un tunnel immense a servi de sous-sol sur Mars pour figurer la route qu'emprunte Roy pour se faufiler dans l'astronef à destination de Neptune. Une ancienne imprimerie du *Los Angeles Times* tient lieu de rampe de lancement pour le voyage lunaire. Quant à l'attaque des pirates sur la Lune, elle a lieu à Dumont Dunes, dans le désert de Mojave filmé en noir et blanc. L'astronaute file avec sa fusée comme un bolide dans l'espace pour découvrir finalement qu'il n'y a rien aux confins de l'univers. Rien que le néant intégral.

C'est le premier film de SF à nous le montrer avec cette vision pessimiste des astres. *Ad Astra* est signé James Gray, réalisateur et scénariste new-yorkais mal aimé aux Etats Unis, nourri par la Nouvelle Vague française qu'il a découverte avec les films de Chabrol. Réalisateur des mafieux, des immigrés, des pauvres et des laissés-pour-compte pour qui l'ascenseur social n'a jamais fonctionné. James Gray en est à son 7^e film, avec lequel il aborde la SF, un genre qui l'épouvante, dit-il. Son film montre la recherche vaine de toute vie extraterrestre et s'inspire d'*Au-delà des ténèbres* de Joseph Conrad, qui avait lui-même inspiré *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, dont s'est nourri le réalisateur durant sa jeunesse : long périple vers le néant et l'aboutissement impossible, sujet du film. Donald Sutherland, Tommy Lee Jones et Loren Dean se retrouvent dix-neuf ans plus tard, après avoir collaboré pour un autre film spatial, *Space Cowboys* de Clint Eastwood. Brad Pitt, qui incarne l'astronaute désabusé, donne la réplique, lui, à Ruth Negga, sa partenaire de *World War Z* (2013).

Avis – Un voyage sidéral époustoufflant, à l'image des missions Apollo et Mercury et aux images choc, même s'il est un peu long malgré ses 800 000 km/h et pour cause : ceci expliquant que les studios américains l'aient boudé en lui demandant une autre fin.

Michel Lequeux



CINÉMA : LA BELLE ÉPOQUE

Comédie romantique de Nicolas Bedos, avec Daniel Auteuil, Fanny Ardant, Guillaume Canet, Doria Tillier, Pierre Arditi et Denis Podalydès. France 2019, 115 min. Sortie le 6 novembre.

Résumé du film – Victor, un sexagénaire désabusé, rencontre Antoine, réalisateur d'une série télévisuelle d'un genre nouveau. *Starnet*, jeu sur la toile, offre aux clients la possibilité de se mettre en scène dans l'époque de leur choix, en mélangeant artifices théâtraux et reconstitution historique. Largué par sa femme, étant mis sur le trottoir, Victor replonge dans la semaine la plus marquante de sa vie, celle où il a rencontré le grand amour quarante ans plus tôt. Un amour qu'il tente de revivre en quelques jours, sous le feu des projecteurs.

Commentaire – Avec cette comédie romantique fondée sur le carton-pâte et la nostalgie du passé, Nicolas, le fils de Guy Bedos, revient à ses sujets de prédilection : le temps qui passe, l'usure d'un couple miné par l'âge et, surtout, l'amour qui continue d'étreindre les plus vieux cœurs. C'est son deuxième film, dont il signe à la fois la réalisation, le scénario et les dialogues percutants, après être passé par le théâtre, le roman, l'humour et le métier d'acteur (neuf films en tout). Cette fois, le dramaturge a renoncé au rôle, ne voulant plus être taxé d'égoцентриque, ce qu'on lui reprochait d'être. *La Belle Époque*, nom du bistrot où l'amour se rejoue, a été longuement acclamé au Festival de Cannes où le film était présenté hors compétition.

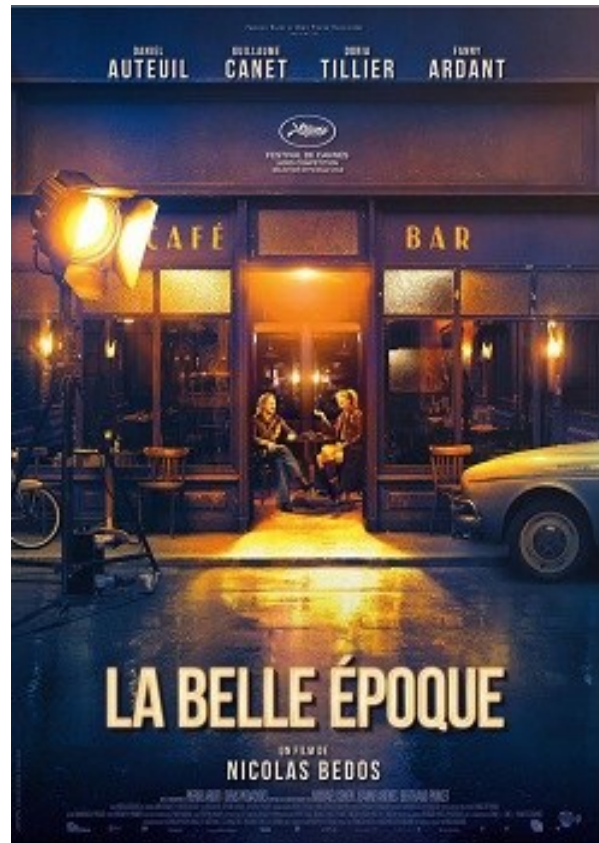
On y retrouve Daniel Auteuil sous les traits du vieux saltimbanque de *Rémi sans famille* (2018), qui se rase la barbe pour paraître moins vieux dans le bistrot et y être ce caricaturiste talentueux dont sa femme, incarnée par Fanny Ardant, était tombée amoureuse quarante ans plus tôt. Avec les dessins qu'il aligne comme un story-board, il conte sa passion dévorante pour celle qui deviendra sa femme. A eux deux, ils forment un vieux couple grincheux, hargneux, qui s'entredéchire mais que continue de relier un petit fil tendre. Ce petit fil que la comédie tente de retisser entre eux, dans un montage qui telescope les événements.

Les deux époques, la passée et la présente, se mélangent dans cette comédie où s'imbriquent deux films, comme un jeu de miroir ou une mise en abyme chère au théâtre baroque qui a pu inspirer l'auteur. On songe à *l'Illusion comique* de Corneille ou à *Shakespeare in Love* au cinéma, où des acteurs jouent leur propre rôle. Margot, l'actrice incarnée par Doria Tillier, incarne sa femme : celle de Victor mais aussi de Nicolas Bedos dans la vraie vie, aussi impulsive qu'elle (elle a brisé le nez du réalisateur dans le film) et aussi belle qu'elle l'était. Du film à la réalité, il n'y a qu'un petit pas que *La Belle Époque* nous fait franchir à grand pas avec cette histoire d'amis et d'amants qui se conjuguent dans le film et sans doute dans la vie.

Egalement à l'affiche de la distribution, Pierre Arditi, égal à lui-même, joue le rôle de Pierre (une autre mise en abyme) et nous entraîne dans les retrouvailles avec son vieux père décédé, toujours sur le plateau du bistro. On en sort étonné, amusé par les dialogues mordants et troublé aussi par cette question que pose le film : un couple usé, lessivé par la vie, peut-il retrouver la fougue de ses vingt ans en revivant, même artificiellement, ses premiers émois ? C'est ce que la comédie de Nicolas Bedos voudrait nous faire croire. Mais faut-il le croire ?

Avis – Tendre, drôle et sarcastique. Une comédie qui s'adresse aux vieux couples en mal d'amour. Et si tout pouvait recommencer comme au premier jour ?

Michel Lequeux



CINÉMA : *THE ROOM*

Thriller fantastique de Christian Volckman, avec Olga Kurylenko, Kevin Janssens et Francis Chapman. France-Luxembourg-Belgique 2019, 90 min. Sortie le 6 novembre.

Résumé du film – Un couple en mal d'enfant, après deux fausses couches, quitte la ville pour emménager dans une grande maison, dans un coin reculé de la campagne au nord de New York. Matt et Kate découvrent bientôt dans leur demeure une chambre secrète, capable d'exaucer tous leurs désirs. Leur nouvelle vie devient un véritable conte de fée. Ils succombent à toutes les tentations qui leur viennent à l'esprit. L'argent et le champagne coulent à flot dans la maison. Mais il faudra payer le prix de cet Eden apparent, quand ils commandent ce que la nature leur avait refusé jusque-là. Bientôt, leur rêve se transforme en cauchemar.

Commentaire – Conte horrifique à la manière de Stephen King, cette chambre secrète a le génie de la lampe d'Aladin : elle exauce tous les désirs qu'on y fait, même les plus fous, comme celui d'avoir le bébé que le couple n'attendait plus. La maison maléfique, le voyage entre deux univers parallèles, l'épreuve imposée au couple stérile, tout y est dans ce thriller fantastique que signe Christian Volckman, réalisateur, animateur et peintre français (comme Matt, le jeune mari qui s'adonne à sa passion une fois qu'ils ont emménagé).

Le réalisateur est connu en France pour son long-métrage d'animation *Renaissance* : sorte de *Métropolis* de Paris tourné avec les contrastes appuyés, en noir et blanc, de l'expressionnisme allemand de Fritz Lang. Il passe ici à la couleur avec ce second film, en confrontant le couple à ses désirs les plus secrets qui révèlent ce qu'ils attendaient l'un de l'autre. Un enfant pour eux vaut bien toutes les fortunes du monde. Le scénario, signé Éric Forestier et Vincent Ravalec, aborde aussi, dans l'étalage des désirs comblés par la chambre, l'hyperconsommation de notre société qui nous pousse à l'achat impulsif sur Internet. L'ordinateur nous incite à nous servir sans limite, jusqu'à la faillite de nos cartes de crédit. Tout cet argent qui s'évapore à l'air libre une fois franchi le seuil de la demeure, le prouve à suffisance dans le film.

Le jeune couple, incarné par Olga Kurylenko, actrice ukrainienne (*Quantum of Solace*, 2008), et Kevin Janssens, l'acteur de *Patrick* qui a perdu du poids, fonctionne très bien à l'écran. Cette alchimie des regards hantés par les maléfices de la chambre secrète contribue à donner une âme à ce thriller claustrophobe. Les rêves des deux trentenaires les poursuivent dans les moindres recoins de l'habitation.

The Room au titre controversé (c'était déjà celui d'un film allemand déclassé) a été tourné en Belgique, bien qu'on y parle anglais, dans une grande maison du début du siècle passé, située à Thimister-Clermont, entre Herve et Aubel en province de Liège. Les scènes de la chambre magique ont été filmées en studio au Grand-Duché de Luxembourg. Présenté en première mondiale au BIFF, ce thriller fantastique montre la capacité de la Wallonie d'offrir des lieux de tournage dignes du cinéma contemporain. Il vient d'obtenir le prix du meilleur film au Festival international du film fantastique de Corée.

Avis – Un bon thriller crépusculaire, même si on peut n'être pas d'accord avec l'épilogue : le rêve peut-il se matérialiser si l'étrange est rejeté ?

Michel Lequeux



CINÉMA : *J'ACCUSE*

Drame historique de Roman Polanski, avec Jean Dujardin, Louis Garrel, Emmanuelle Seigner, Grégory Gadebois et Laurent Natrella. France-Italie 2019, 132 min. Sortie le 13 novembre.

Résumé du film – 5 janvier 1895 : les cadets de la promotion, réunis dans la cour de l'École militaire de Paris, assistent à la dégradation du capitaine Dreyfus. Il crie son innocence : il n'est pas cet homme qui a livré des informations essentielles aux Allemands. Il n'est pas cet espion juif décrié par l'antisémitisme ambiant. Rien n'y fera : Dreyfus sera mis aux fers pendant douze ans sur l'île du Diable, en Guyane française. L'armée le croit coupable sur la base d'un bordereau où l'on a reconnu son écriture. Jusqu'à ce que le colonel Picquart découvre que Dreyfus n'en est pas l'auteur.

Commentaire – Les premières minutes sont captivantes : on assiste au lynchage d'un homme qui clame son innocence. Roman Polanski, s'appuyant sur le roman *D* de Robert Harris, scénariste du film, transforme l'affaire Dreyfus en un thriller politique, où la vérité émerge peu à peu. On assiste avec le colonel Picquart qui prend l'affaire en main, à la dénonciation du complot militaire : comment le fameux bordereau a été attribué par erreur ou parti pris à Dreyfus, alors qu'il était rédigé par un autre, et comment le commandant Henry, l'adjoint même de Picquart, va travestir la vérité pour couvrir l'armée.

Tout cela est mis au jour au fil des flashes-back qui ponctuent cette histoire d'espionnage traitée comme un thriller. C'est prenant, captivant et bourré de suspense. On voit que les services secrets français opéraient grâce au courrier des ambassades subtilisé dans les poubelles et recomposé s'il arrivait en morceaux. Comment les indicateurs faisaient pour acheminer ces bouts de papier et comment les ambassades étaient à leur tour espionnées par la police. Tout y est, jusqu'au bar à filles où Picquart suit Esterhazy qu'il soupçonne par d'autres sources.

C'est aussi une reconstitution historique de l'époque où Emile Zola écrit son article enflammé, *J'accuse*, pour dénoncer le complot. Picquart s'en saisira dans le fourgon cellulaire qui l'embarque vers la prison. On voit cet article mis en pièce et brûlé sur la voie publique par les antidreyfusards qui expriment leur haine des juifs. L'antisémitisme, un thème cher à Polanski, juif lui-même, est au cœur du film, notamment avec cette scène où les médecins mesurent le crâne des patients. Et l'on sait que l'affaire Dreyfus fut un drame en France à la fin du XIX^e siècle, divisant profondément la société en deux camps. Le film le montre bien. Belle reconstitution aussi avec les costumes d'époque taillés sur mesure.

J'accuse est porté sur toute la longueur par Jean Dujardin dans le rôle du colonel Picquart, qui cherche la vérité au prix de sa réputation et de sa vie. D'abord hostile aux juifs comme le reste de l'armée, il se mettra au service de la vérité pour réhabiliter Dreyfus qu'il n'appréciait pas. Cadrages parfaits et méticuleux, comme Polanski en a l'habitude, pour suivre ses investigations et ses rendez-vous galants avec sa maîtresse incarnée par Emmanuelle Seigner (l'épouse de Polanski), qui campe une Parisienne très émancipée. Louis Garrel, l'acteur fétiche de Christophe Honoré, est méconnaissable sous les traits de Dreyfus qu'il incarne à la perfection, avec cet air de juif persécuté et fier de l'être. Autour d'eux, une kyrielle de bons comédiens, venus parfois du théâtre comme Grégory Gadebois (le commandant Henry).

Avis – Un cours d'histoire magistral sur l'affaire Dreyfus, donné sous la forme d'un thriller politique. A voir pour se rafraîchir l'esprit : l'antisémitisme a fait bien des ravages depuis.

Michel Lequeux



CINÉMA : *KNIVES OUT*

Thriller policier de Rian Johnson, avec Daniel Craig, Ana de Armas, Chris Evans, Jamie Lee Curtis, Toni Collette, Katherine Langford et Christopher Plummer. USA 2019, 130 min. Sortie le 27 novembre.

Résumé du film – Un célèbre auteur de polars est retrouvé mort dans sa propriété le soir de ses 85 ans. L'esprit affûté et la mine débonnaire, le détective privé Benoit Blanc est engagé par un commanditaire anonyme pour élucider l'affaire. Mais entre la famille de l'écrivain qui s'entredéchire pour l'héritage, et le personnel qui lui reste dévoué, le détective plonge dans les méandres d'une enquête épicée, mêlant mensonges et fausses pistes, où les rebondissements s'enchaînent jusqu'à la fin et nous tiennent en haleine.

Commentaire – Daniel Craig incarne avec un flegme tout britannique ce détective privé qui nous rappelle Hercule Poirot dans les œuvres d'Agatha Christie. *Mort sur le Nil* a manifestement servi de référence à ce suspense où toute une famille se déchire comme un nid de vautours à propos d'un héritage qui lui échappe. On voit avec quelle hargne chacun tente de reprendre sa part de billes dans un manoir valant une fortune. Et plusieurs de ces billes sont truquées, ceci expliquant pourquoi l'écrivain, joué par Christopher Plummer, a revu son testament quelques jours avant sa mort.

On voit aussi, au fur et à mesure que progresse l'enquête, comment les pistes se brouillent dans une affaire de plus en plus délicate, avec un trou au milieu, « comme un donut », ironise le détective. Ce donut rime avec « whodunit », *qui l'a fait ?*, synonyme du roman d'énigme classique au début du XX^e siècle, appelé aussi roman-jeu. On est confronté au mystère de la chambre close et l'on découvrira à la fin qui y est entré et s'en est échappé. Hommage au suspense donc.

Saluons la mise en scène remarquable que signe Rian Johnson, réalisateur américain de SF lancé actuellement sur une nouvelle trilogie de *Star Wars*, dont il a déjà commis le huitième épisode de la saga. Les couleurs du manoir sont bien anglaises, avec des feuilles qui tombent dans ce grand parc que parcourent les lévriers noirs au début du film. Cependant, *A couteaux tirés* a été tourné à Boston aux Etats Unis, fin 2018, dans une teinte automnale qui va comme un gant à ce suspense digne d'Agatha Christie. Un savoureux mélange des atmosphères s'en dégage.

Daniel Craig, qu'on reverra bientôt dans son dernier James Bond *Mourir peut attendre*, se fait ici sarcastique et futé pour démêler tous les fils de l'intrigue. C'est un vrai régal de revoir l'agent secret sous cet air pimenté d'une touche d'humour. Christopher Plummer, à 89 ans, a toujours bon pied bon œil pour camper un patriarche avisé, qui sait à qui doit aller toute sa fortune. Et Ana de Armas, son infirmière, n'est pas la dernière à qui il pense. Elle sera la nouvelle *James Bond Girl* qui sortira en 2020, après avoir interprété la petite amie de « K » dans le blockbuster de SF *Blade Runner 2049*, aux côtés de Ryan Gosling et Harrison Ford.

Dans la galerie des portraits qui s'enfilent dans ce manoir, citons aussi Jamie Lee Curtis qui fait une vieille harpye près de ses sous, et son fils Chris Evans qui a tout d'un rapace sournois et avide.

Avis – *A couteaux tirés* est à déguster sans modération pour la qualité de ses acteurs et pour le suspense où ils nous plongent.

Michel Lequeux



DVD : JOHN WICK 3 - PARABELLUM

Après deux aventures pétaradantes, John Wick est de retour dans un troisième opus qui ne laisse aucun temps à la procrastination. Flingue à la main, il nous convie à un feu d'artifice. Traqué, il n'a pas d'alternative que celle d'éliminer les tueurs lancés à ses trousses. Avec quatorze millions de dollars pour qui le fera passer de vie à trépas, il sait qu'il n'a pas droit à l'erreur. Son crime : avoir dégommé un des pontes de l'organisation La Table Ronde. Après un script qui s'était légèrement étoffé dans le deuxième volet, ce troisième revient à la formule basique qui avait créé la surprise lors de la présentation du protagoniste aux spectateurs voilà une demi-décennie. Du coup, « John Wick 3 - Parabellum » s'adresse en priorité aux amateurs d'hémoglobine qui gicle et de castagne bien gratinée. Sans autre prétention que celle d'offrir un show rondement mis en scène, qui suit un tempo millimétré, ce long métrage multiple les images fortes et devient une sorte de ballet qui embrase les yeux et impose une cadence soutenue. Bien entendu, Keanu Reeves campe un héros solitaire qui en a fait du chemin depuis la mort de son petit chien en 2014. L'aspect visuel a été spécialement soigné, avec des décors signés David Schlesinger au summum de son talent. Sans réinventer le film d'action, ce récit de vengeance booste l'adrénaline et fait monter le mercure dans les thermomètres. Une valse macabre chorégraphiée avec soin par un Maurice Béjart du *gunfighting* !

Daniel Bastié



QUID DE LA REMUNERATION DES ARTISTES PLATICIENS ?

Les artistes plasticiens ne bénéficient toujours pas du statut d'artiste et ne sont en général pas rémunérés lorsqu'ils exposent, au motif de la visibilité qui leur est offerte. Le secteur des arts plastiques éprouve énormément de difficultés et certains créateurs (photographes contemporains par exemple) n'ont pas les moyens d'exposer leurs œuvres, car les tirages coûtent énormément, ainsi que les encadrements. Cette situation témoigne d'un vrai malaise. La députée bruxelloise Isabelle Emmery s'est inquiétée de la situation et a récemment interpellé la ministre de la culture afin de, notamment, connaître les mesures qu'elle compte apporter en Fédération Wallonie-Bruxelles pour palier à cette carence. Si une réflexion de fond n'a pas encore été menée à ce sujet, la ministre a assuré qu'elle explorerait cette piste avec son équipe. Affaire à suivre !

Sam Mas

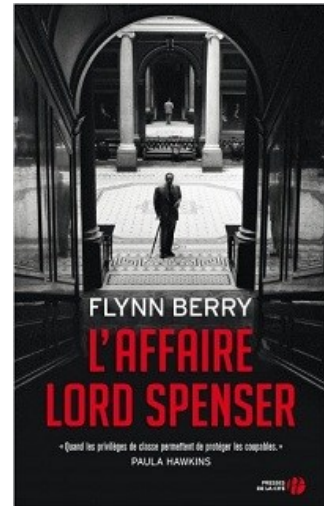


L'AFFAIRE LORD SPENSER

S'inspirant librement d'une affaire criminelle qui a défrayé la chronique au cours des *seventies*, Flynn Berry nous plonge dans un thriller glaçant tout en le prolongeant d'une réflexion sur les ravages de la violence au sein du cocon familial. Tout débute par un homicide et une tentative de meurtre. Alors qu'elle dormait paisiblement à l'étage, Claire découvre que sa mère a échappé de peu à la mort, tandis que la nounou de ses enfants s'est écroulée sous les coups d'un sadique. Très vite, les soupçons se dirigent vers son père, membre de l'aristocratie et jusqu'ici homme vierge de tous soupçons. Bien entendu, l'épouse du suspect affirme ne pas être capable de reconnaître l'assassin. Soutenu par de riches et puissants amis, ce dernier clame son innocence. Trois décennies plus tard, Claire vit dans la résilience. Hantée par des questions qui la lament, elle décide de mener ses propres investigations, consciente qu'elle risque de se confronter à l'horreur pure et de faire chavirer le peu de confiance qui lui reste en la nature humaine. De la première à la dernière page, ce roman tient en haleine, multiplie les rebondissements, dresse le profil psychologique de personnages forts ou abjects et traite de la colère pour évacuer un traumatisme profond. L'auteure dresse enfin un magnifique portrait de femme moderne qui refuse la prostration et qui décide d'aller à la recherche de la vérité.

Ed. Presses de la Cité - 286 pages

André Metzinger

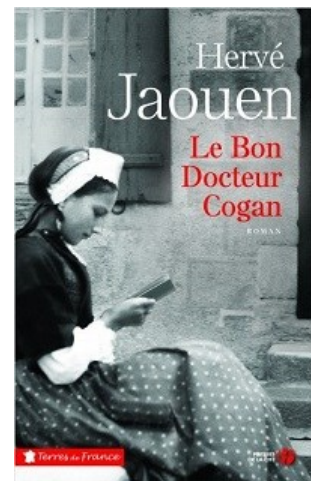


LE BON DOCTEUR COGAN

Yvonne Trédudon est le troisième enfant d'une longue fratrie née au seuil de l'autre siècle. A douze ans, elle trouve un emploi chez les Cogan, juifs laïcs d'origine roumaine. Nous sommes au milieu des années trente, une période d'insouciance qui compte panser les plaies de la guerre passée. Dans son nouveau foyer, la demoiselle fait son éducation et s'attache aux membres du clan. A Plouvern, petit village des monts d'Arrée, le maître de maison exerce comme médecin. Ses qualités professionnelles en font un notable de la région, même si quelques rebouteux dénigrent sa réputation. Lorsque Hitler décide de bouleverser l'équilibre mondial, tout bascule. Après la défaite de la France, le gouvernement provisoire signe des accords douteux avec l'Allemagne et, afin de tempérer l'ardeur de l'occupant, promulgue les lois de Vichy. Les juifs apatrides sont arrêtés, laissant momentanément tranquilles ceux de nationalité française. Un fonctionnaire venu de Quimper décide de faire montre d'un zèle particulier et interdit à monsieur Cogan d'exercer. Le maire trouve une parade et lui délivre une dérogation provisoire. Les mois se succèdent et la tension se resserre aussi vite que la situation se dégrade un peu partout. Si une partie de la population vit dans la résilience, certains prennent les armes et organisent l'opposition. En face, une milice antisémite se met en place sous la férule d'un abbé connu pour ses positions extrêmes. Hervé Jaouen revient sur une page sombre de l'histoire européenne et, à travers les souvenirs d'Yvonne, nous parle d'un temps que les moins 80 ans n'ont pas vécu. Avec un bon sens inné et une acuité naturelle, elle devient la voix des persécutés et raconte l'innommable. Ici, pas de grands combats héroïques ni de faits glorieux qui ont changé le cours de la guerre, mais le quotidien sous le nazisme, avec mille petites lâchetés, du courage pour surmonter les épreuves et l'envie d'un monde meilleur. Un livre rédigé également pour que l'horreur ne se reproduise plus.

Ed. Presses de la Cité – 262 pages

Daniel Bastié

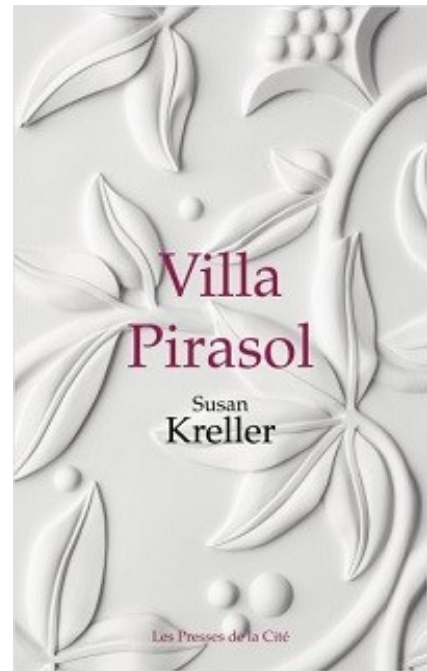


VILLA PIRASOL

La villa Pirasol a longtemps été une demeure paisible, occupée par une riche veuve. Le maître de maison, un papetier ayant pignon sur rue, y faisait preuve d'une autorité exagérée avec pour conséquence de se courroucer avec leur fils unique. Plutôt que de subir des récriminations permanentes, ce dernier a préféré fuir le logis familial pour ne jamais revenir. Pourtant, une rumeur persiste. Selon certains, il serait de retour. Mouvement de crainte de la part de la vieille femme, qui craint que celui-ci ne vienne réclamer sa part d'héritage. Du coup, elle décide de se cloîtrer. L'occasion surtout de se remémorer une série de souvenirs qu'elle croyait oubliés ou tellement loin qu'ils ne valaient (sans doute ?) pas la peine d'être exhumés. Flash-back sur sa jeunesse berlinoise, la disparition de ses parents, la guerre, la déportation, son mariage, un hymen malheureux, la naissance de leur enfant et la perte de ce dernier. Susan Kreller parle de l'histoire du XXe siècle à travers le prisme d'une femme marquée par les événements et qui, malgré d'importants moyens financiers, a toujours peiné à tutoyer le bonheur. En filigrane, l'auteure évoque la maltraitance faite aux femmes, leur résilience et insiste sur la nécessité de se libérer de la dictature maritale pour s'épanouir. Il s'agit de son premier roman. Une chronique amère !

Ed. Presses de la Cité – 236 pages

Sylvie Van Laere

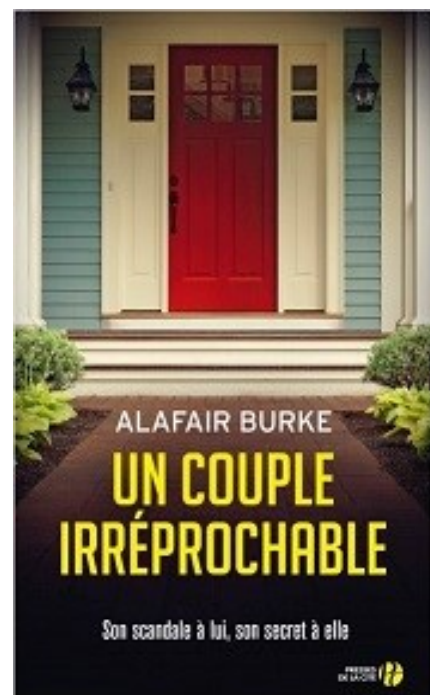


UN COUPLE IRREPROCHABLE

La félicité est souvent une apparence. Angela Powell paraît comblée. Elle vit avec Jason, un brillant professeur d'économie médiatisé, et leur fils. Brusquement, un vent de scandale lézarde son union, lorsqu'une plainte est déposée contre son époux pour harcèlement sexuel. Très vite, une accusation de viol vient s'ajouter à celle-ci. Connaît-elle vraiment l'homme qu'elle a épousé ? Mène-t-il une autre vie ? N'est-il plus capable de maîtriser ses pulsions ? Une enquêtrice s'immisce dans son quotidien, prêt à disséquer chaque allégation, à fouiller dans leur chambre et à interroger les voisins. Elle sait qu'elle n'a pas d'alternative que de tenir son rang d'épouse et de croire en l'innocence de l'accusé tant que les faits n'ont pas été corroborés. La disparition brutale d'une des deux plaignantes donne un tour d'écrou supplémentaire à une affaire qui prend une dimension de plus en plus suffocante. Naturellement, la presse se repaît du scandale et n'hésite pas à darder des slogans assassins. En son for intérieur, Angela se sent tiraillée entre le doute, la crainte et un irrépressible besoin de comprendre. Alafair Burke signe un thriller claustrophobe sur les faux-semblants conjugaux et les méandres de l'âme humaine. Haletant !

Ed. Presses de la Cité – 428 pages

Daniel Bastié

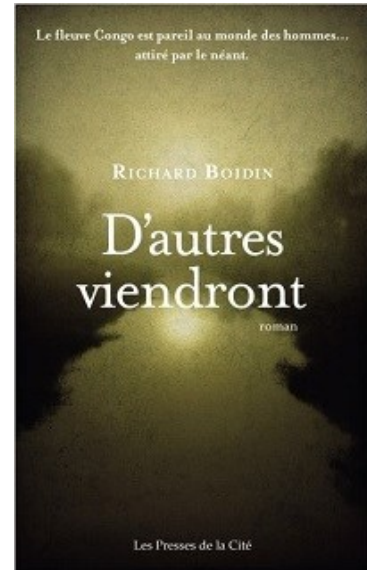


D'AUTRES VIENDRONT

Créée en 1998, le Cour pénale internationale a pour mission de juger des femmes et des hommes ayant commis des crimes contre l'humanité. Richard Boldin nous plonge dans un futur proche. En 2013, trois Africains sont accusés d'avoir perpétré l'innommable. Chargé de passion, le procès débute. Selon le dossier à charge, ils seraient complices d'un médecin considéré comme étant l'instigateur d'un document sulfureux proposant à la terre entière un projet écologique révolutionnaire et d'une radicalité inédite. Hélène Morel se présente aux plaidoiries avec le secret espoir d'en apprendre davantage sur son petit-fils, mystérieusement disparu au cœur du continent noir. Au fil des semaines, elle se rapproche de Djany, une femme secouée par les mêmes angoisses, et qui exige de savoir ce qui est également arrivé à son petit-fils. L'auteur nous propose un récit sulfureux et nous plonge dans les contradictions d'une Afrique hétéroclite, en proie aux dissidences et aux querelles ethniques. Jamais il n'élude le rôle majeur joué par L'Occident qui maintient un paternalisme motivé par des intérêts économiques pesants. Bien entendu, les passions se déchaînent, les rancœurs s'exacerbent et les violences extrêmes se manifestent. Voilà une fiction qui rejoint une brûlante actualité et qui évoque la question écologique sous un jour neuf. Demain est à nos portes et il importe de demeurer vigilants à ce qui se trame ici comme ailleurs !

Ed. Presses de la Cité – 298 pages

Daniel Bastié

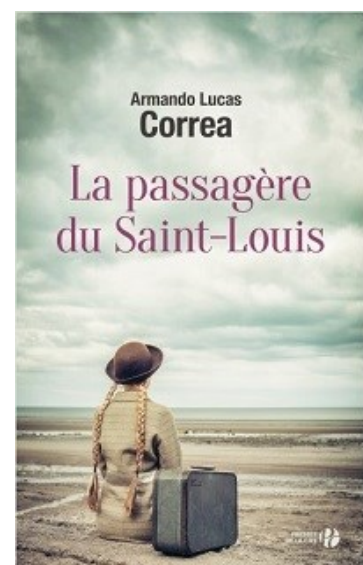


LA PASSAGÈRE DU SAINT-LOUIS

2014. Le jour de son douzième anniversaire, Anna Rosen reçoit un colis en provenance de Cuba. Ebahie, elle découvre le passé d'Hannah Rosenthal qui habitait Berlin en 1939. Alors qu'elle avait vécu jusque-là une existence heureuse, cette dernière se frotte à l'horreur du nazisme. Rester en Allemagne la mènera à sa perte. Elle sait qu'elle doit fuir et profiter de la première opportunité pour mettre de la distance entre le Reich et les siens. Le paquebot Saint-Louis pourrait être LE signe envoyé par Dieu. Sans trop réfléchir, elle embarque pour faire route vers la Havane. En cours de voyage, elle découvre que les portes se ferment aux juifs ailleurs comme chez elle, que les stéréotypes ont la vie dure et que la traversée ne ressemblera pas à une panacée. Pire, le bateau pourrait mener les passagers à leur perte. Armando Lucas Correa s'inspire de faits réels et met en lumière la terrible odyssee qui a fait changer de continent plusieurs familles européennes. En entrelaçant deux époques, il mêle étroitement le vécu de deux générations et parle d'une Histoire qui semble se répéter immuablement. On pense forcément à d'autres situations. Par exemple, celle du paquebot Exodus qui, également, a peiné avant d'atteindre son but avec, à son bord, des milliers de migrants. Enfin, on songe aujourd'hui aux mesures prises par Donald Trump pour juguler l'immigration, à l'Europe qui paie Recep Erdogan pour maintenir en Turquie les réfugiés syriens ou à certains états démocratiques (Pologne, Hongrie) qui refusent avec véhémence le quota d'étrangers voulu par l'Europe. Un livre d'une triste réalité qui ne glorifie pas la nature humaine !

Ed. Presses de la Cité – 410 pages

Paul Huet

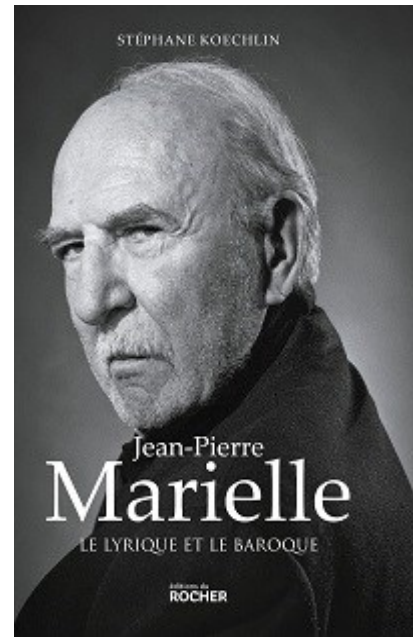


JEAN-PIERRE MARIELLE, LE LYRIQUE ET LE BAROQUE

Les hommages ne se sont pas succédé et la chose est bien triste ! Jean-Pierre Marielle nous a quittés sur la pointe des pieds, atteint de la maladie d'Alzheimer. Elève du Conservatoire de Paris et intime de Claude Rich, Jean Rochefort, Jean-Paul Belmondo et Pierre Vernier, il a eu du mal à s'extirper des seconds rôles auxquels il a longtemps été cantonné, gêné par une voix grave et un physique peu avenant. Les années 70 se sont avérées celles de la révélation et l'ont imposé avec « Les galettes de Pont-Aven », farce grivoise de Joël Séria, avant de multiplier les prestations remarquées (« Un moment d'égarément », « La valise », « Calmos », etc.) Toute une époque ! Dès lors, il devient la coqueluche des metteurs en scène, prisé pour son bagout et ses facultés à camper les Dom Juan de bazar, les escrocs minables ou les obsédés sexuels. Alain Corneau lui offre en 1991 la reconnaissance de toute la profession en l'engageant pour le drame biographique sur la vie de monsieur de Sainte-Colombe (musicien du XVII^e siècle) : « Tous les matins du monde », succès inattendu au box-office et qui vaut au comédien d'être nommé aux Césars. Prix qu'il ne remporte finalement pas. Sur le plan privé, il mène depuis plusieurs décennies une relation privilégiée avec l'actrice Agathe Natanson. Amoureux des mots et de la vie, il rendait chaque réplique truculente et jamais vulgaire. Avec lui, c'est tout un cinéma qui s'éteint. Stéphane Koechlin signe une biographie posthume bienvenue. Adieu l'artiste !

Ed. du Rocher – 406 pages

Daniel Bastié



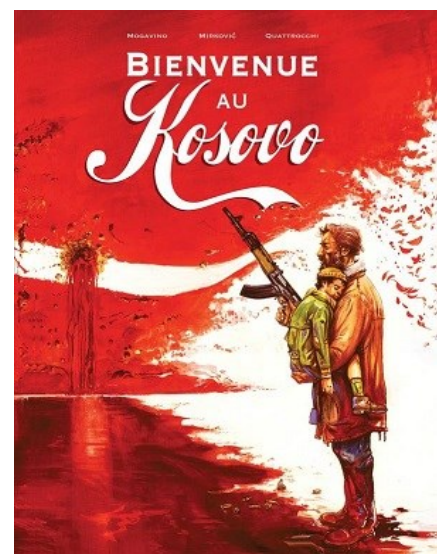
 **éditions du
ROCHER**

BIENVENUE AU KOSOVO

Toutes les guerres sont sales, même si quelques-uns allèguent que certaines sont plus humaines que d'autres. On ne peut pas comparer le pire et chaque conflit devient tragédie, vecteur de souffrance et de désolation. Quant à l'après-guerre, elle garde des plaies qui peinent à se refermer. En 2004, Dimitri est amené à retourner dans la Yougoslavie de sa jeunesse pour assister à l'inhumation de son père. Très vite, il retrouve des personnages dont il avait perdu la trace et se confronte à une réalité qu'il ignorait (ou feignait d'ignorer). Malgré lui, il est saisi dans le feu des événements, avec une contestation qui gagne en violence, des émeutes et la difficulté de rester neutre. Pour beaucoup, ne pas s'engager revient à renoncer et à être assimilé à un traître. Depuis son départ, le pays a énormément souffert et il peine à reconnaître certains lieux. Afin de traverser une zone réputée pour sa dangerosité, il doit miser sur ce qui lui reste de courage. Soldats livrés à eux-mêmes, tirs en embuscade, haine, amour, etc. Il vit en quelques journées davantage d'émotions qu'il n'en a jamais perçues durant le reste de son existence. Bienvenue au Kosovo ! Mogavino, Mirkovic et Quattrocchi signent un roman graphique fait pour les adultes, où rien n'est censuré et qui évoque la violence dans ce qu'elle possède de plus atroce et de plus ordinaire.

Ed. du Rocher – 58 pages

Daniel Bastié

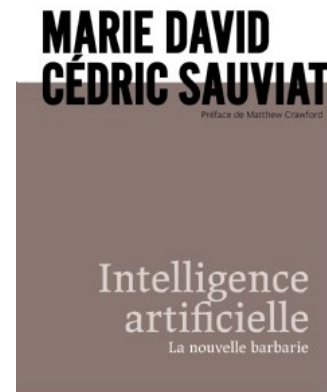


INTELLIGENCE ARTIFICIELLE : LA NOUVELLE BARBARIE

Qu'on le veuille ou non, l'Intelligence Artificielle se dresse à nos portes, prête à modifier notre rapport au monde du travail, aux autres et à notre culture. Forcément, les avis divergent et ce malgré de sérieuses craintes émises par certains. Qu'en est-il vraiment ? Des chantiers de réflexion ont été ouverts un peu partout, afin d'évaluer la dangerosité ou non de ses répercussions sur notre quotidien. Pas plus que pour les effets du changement climatique, les spécialistes ne sont parvenus à se mettre d'accord, opposant les plus alarmistes aux optimistes. Par contre, tous se sont accordés sur l'idée d'une charte déontologique visant à imposer des limites à ne pas franchir. Quelles seront-elles et qui prendra la responsabilité de dresser une nomenclature ? Bien sûr, il s'agit d'une avancée révolutionnaire et la nouveauté suscite maintes craintes (parfois à défaut de certitudes acquises) tout en invitant à s'adapter. Sans ignorer ce qui se raconte (parfois à tort et à travers), Marie David et Cédric Sauviat ont mené l'enquête pour dresser un bilan, tout en expliquant clairement l'évolution et l'enjeu de ce nouveau dispositif, afin de disséquer les défis qui opposeront (peut-être ?) l'humain au monde des machines. Personne n'est dupe, l'Intelligence Artificielle n'est pas un progrès ordinaire, mais un challenge à gérer en prenant soin de ne pas se laisser dépasser. Enfin, ils exposent les bénéfices qu'elle pourra générer avec, sûrement, un impact sur l'emploi, la démocratie, la liberté de pensée et, qui sait, la liberté tout court. Trois principaux dangers sont mis en exergue : une expansion des menaces existantes, l'arrivée de nouveaux problèmes sociétaux et une modification du paysage actuel. Un livre qui ne prône pas l'apocalypse, mais qui pose des questions qui méritent des réponses.

Ed. du Rocher – 308 pages

André Metzinger

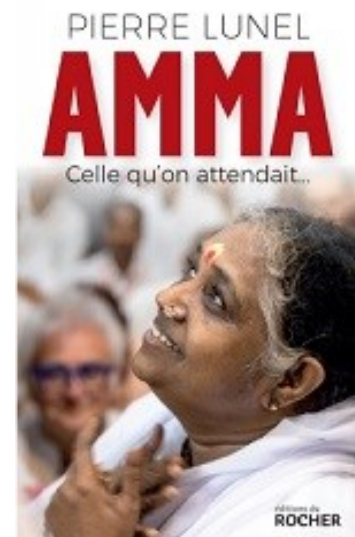


AMMA, CELLE QU'ON ATTENDAIT ...

Amma (de son véritable nom Mata Amritanandamayi) est née en 1953 en Inde. Fille de pêcheurs pauvres, elle révèle très jeune une spiritualité qui l'amène à se singulariser des autres enfants. Il est raconté que ses parents lui infligent des coups parce que, tout simplement, elle préfère distribuer ses aliments plutôt que de les manger. Au fil des années, sa propension à servir les autres se développe et elle fait des injustices un combat quotidien. Elle affirme que sa religion est l'amour à dispenser à l'humanité entière. Bien sûr, son enseignement repose sur la tradition indienne, tout en cherchant une voie universelle, en se souciant peu d'elle-même et des biens matériels à accumuler. Ce détachement l'amène à se faire remarquer par la communauté entière. Au fil de ses rencontres, elle peaufine un message qui tend à se tourner vers les malheureux, les malades, les enfants et tous les opprimés. Pour certains, elle serait une incarnation divine ou une de ses représentantes sur terre. Pierre Lunel l'a approchée et, durant douze ans, a interrogé des témoins l'ayant fréquentée. Il en ressort une enquête exceptionnelle qui revient sur un parcours qui l'est tout autant. Au fil des chapitres, il raconte son existence, ses engagements, ses discours empreints de sagesse et dresse le portrait d'une personnalité admirable, témoin et actrice de notre siècle, loin des frasques et des rumeurs qui alimentent les médias. Si une leçon est à retenir, il s'agit de celle-ci : changez de vie pour changer le monde et suivez votre cœur !

Ed. du Rocher – 404 pages

Paul Huet

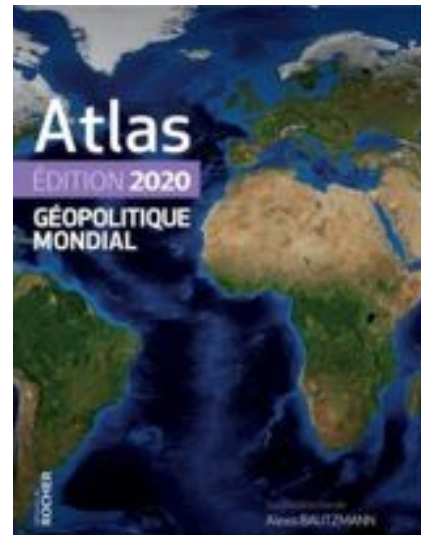


ATLAS GEOPOLITIQUE MONDIAL : ÉDITION 2020

C'est devenu une tradition avec l'automne qui frappe à la porte des habitations, le nouvel atlas mondial de géopolitique sort chez les marchands, avec des cartes et des graphiques revus et corrigés pour s'adapter à l'évolution de la société. Véritable outil d'analyse et de compréhension, il a pour but de seconder les étudiants dans leur parcours scolaire autant que d'informer les amateurs éclairés. Dans cette nouvelle édition, une place particulière a été accordée à l'Union européenne, marquée par les élections de mai dernier et les soubresauts provoqués par le Brexit qui tarde à concrétiser son ambition d'autonomie. Mais les auteurs n'oublient pas les autres recoins de la planète et abordent maints sujets au cœur de la chaude actualité comme les tensions actuelles dans le golfe persique, la crise au Venezuela et les provocations répétées de Donald Trump à la tête de la plus grande puissance militaire. Au fil des pages, on se rend à l'évidence de la complexité du monde, des différences économiques et des défis à engager pour un avenir plus serein. Au-delà de ces considérations, cet ouvrage demeure une invitation au voyage et un beau prétexte pour s'informer sur l'état des nations qui nous entourent.

Ed. du Rocher – 190 pages

Sam Mas



MINORITÉS D'ORIENT

Depuis des siècles, les chrétiens d'Orient représentent des groupes oubliés par tous, perdus dans la masse de musulmans, dont certains imposent la charia et condamnent à tour de bras pour motif de blasphème. Pour beaucoup, le quotidien se mue en tragédie, avec répression, emprisonnement, torture ou exil. Le règne de l'immédiateté nous fait omettre le vécu de ces croyants opprimés. Bien entendu, ils ne constituent pas un groupe homogène, mais appartiennent à diverses confessions ayant le Christ et la Bible comme colonne vertébrale. Présents depuis l'apparition du christianisme au Proche-Orient et au Moyen-Orient, ils ont progressivement vu leur zone d'influence se réduire à peau de chagrin. Par la force des choses, la plupart d'entre eux ont été amenés à émigrer, tant pour sauver leur foi (certains écriront : peau) que pour fuir la misère. Leur marginalisation ne cesse pas de s'accroître, accentuée par les crises à répétition entre Palestine et Israël et la montée en puissance des djihadistes. Tigrane Yégavian jette un regard critique sur leur vécu et les replace dans un contexte historique débarrassé de toute passion partisane. Sans complaisance et avec lucidité, il évoque les contextes sociaux, culturels et politiques dans lesquels ils évoluent. Assurément, la tâche est ardue puisqu'il s'agit d'une mosaïque en perpétuel mouvement. Au fil des pages, il déconstruit certains mythes qui jettent le trouble ou colportent un message erroné. Débattre du passé revient souvent à préparer le futur.

Ed. du Rocher – 228 pages

Sam Mas

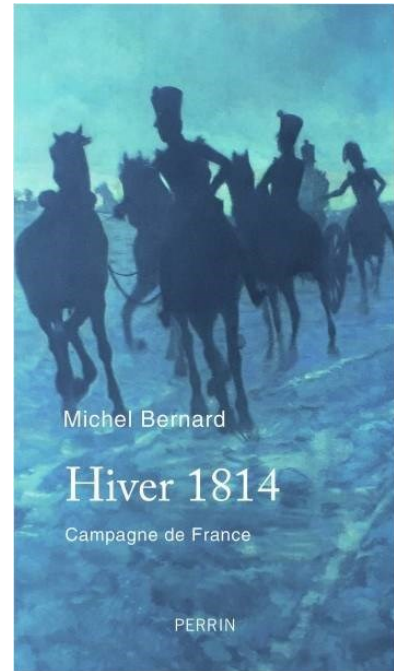


HIVER 1814

Janvier de l'année 1814 se caractérise par une convention provisoire conclue entre la France et les nations jusqu'ici hostiles à son désir d'expansion. Néanmoins, fort vite, les combats reprennent et se soldent par quelques victoires éphémères. Les troupes de Napoléon reprennent du terrain aux Autrichiens. Toutefois, la défection de certains généraux met à mal l'armée française. Commencée dans les neiges hivernales et achevée sous le soleil de printemps, cette dernière campagne est rythmée par un tempo de requiem. A la lorgnette, l'empereur observe la débâcle qui s'annonce. Malgré son génie militaire, il se trouve en présence de forces coalisées qui dépassent son contingent d'hommes. Hanté par le passé et les souvenirs d'une grandeur qui s'étiole, il s'isole face au destin et à l'Histoire. Espérant toujours un retournement de dernière minute, il ne lâche pas les rênes du pouvoir, tente de remettre d'aplomb un monde qui vacille. Autour de lui s'agite une population violente, dépitée et en proie à une terreur qui la consume. Michel Bernard nous propose un récit crépusculaire et parle de la fin d'un règne où s'agitent des spectres fuligineux. Il nous offre le portrait d'un homme fatigué, qui s'interroge sur le bien-fondé des décisions à prendre, qui cherche à anticiper les coups de force de l'ennemi et qui se souvient des années fastes où se succédaient les victoires. Si tout semblait avoir été écrit sur ce sujet, il parvient à le renouveler en le dotant d'une touche romanesque qui agrémente la lecture, sans jamais déroger à la vérité historique.

Ed. Perrin – 256 pages

Daniel Bastié



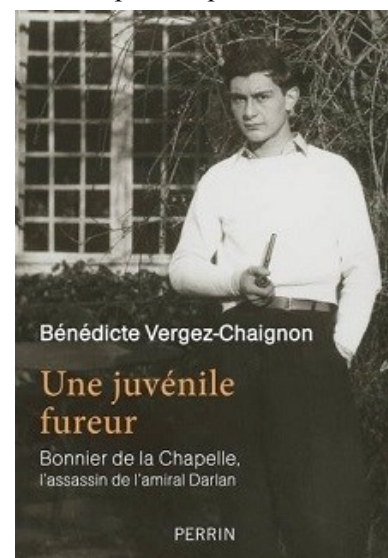
PERRIN

UNE JUVÉNILE FUREUR

En 1942, Fernand Bonnier de la Chapelle assassine l'amiral Darlan, ancien chef du gouvernement de Vichy. Une action qui se retrouve dans les annales et qui réveille les démons de la collaboration avec l'ennemi. Exemple du complot qui illustre les faits héroïques de la seconde guerre mondiale avec des inconnus passés à la postérité en se mettant en danger pour des raisons patriotiques. Fusillé le lendemain à l'âge de vingt ans, le coupable appartenait aux Chantiers de la jeunesse ou aux Corps francs d'Afrique. Certains ont même affirmé qu'il était royaliste. Au fil du temps, on s'est aperçu que les informations accumulées à son propos ne reposaient sur aucun socle tangible. Qui était-il vraiment ? Sa particule était un leurre et il n'était affilié à aucun opuscule militant. A l'aide d'archives, Bénédicte Vergez-Chaignon mène l'enquête et tient le lecteur en haleine. Pas à pas, elle dénoue le parcours d'un homme issu d'une famille aventureuse et le cerne à l'aide de mille détails glanés çà et là. Un patriote dont le général de Gaulle était particulièrement fier et dont il écrivit qu'il était soulevé par « une juvénile fureur ». Voici une biographie rédigée avec un style romanesque et qui ravive des instants de fureur et de colère. Aussi une leçon d'histoire et de courage à raconter pour ne pas oublier !

Ed. Perrin – 458 pages

Paul Huet

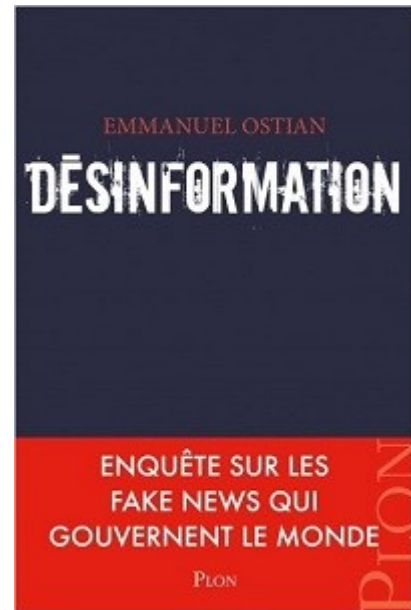


DÉSINFORMATION

Les *fake news* sont partout, destinées à déstabiliser l'opinion, à gangrener les esprits. Emmanuel Ostian a mené l'enquête et a cherché à savoir qui a intérêt à colporter des informations fallacieuses pour miner le socle des démocraties. S'agit-il de farceurs, d'individus mal informés ou de groupuscules embusqués pour placer des bombes à retardement ? Au fil des chapitres, l'auteur nous plonge au cœur d'organisations qui multiplient les efforts pour mettre à mal notre mode de vie et de pensée. A une époque où chaque information se propage à une vitesse exponentielle, il est de plus en plus compliqué de vérifier les sources et de remonter à la base de celles-ci. En amont, des campagnes sont orchestrées avec finesse pour manipuler l'imaginaire des citoyens depuis des pays parfois bien loin de chez nous : la Chine, la Russie, etc. Une arme bien plus efficace que la guerre traditionnelle, avec une mécanique extrêmement bien rôdée, des images falsifiées et des vidéos truquées qui se multiplient sur l'écran des ordinateurs. La désinformation progresse chaque jour en gagnant du terrain, faisant vaciller des valeurs qui paraissaient jusqu'ici acquises. Le pouvoir du faux s'arroge-t-il une force qu'on ne lui soupçonnait pas voilà une ou deux décennies ? Loin d'être fataliste, l'auteur affirme que les raisons d'espérer existent toujours et que le monde ne se laissera pas enliser sous un flot de boue abjecte. Selon lui, les désinformateurs n'ont pas encore gagné !

Ed. Plon – 212 pages

André Metzinger



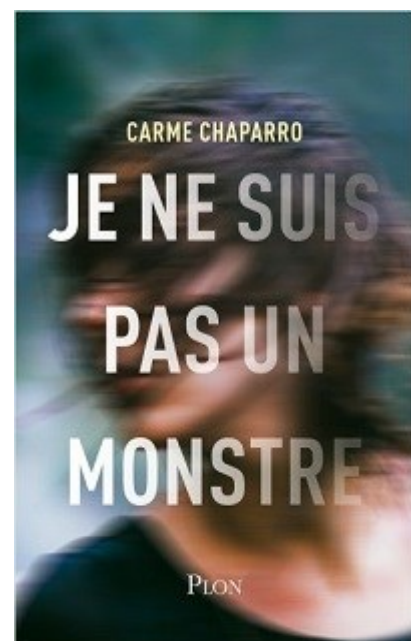
PLON

JE NE SUIS PAS UN MONSTRE

Les disparitions d'enfants représentent un des pires fléaux auxquels les autorités doivent faire face. La veille de Noël, un gamin se volatilise dans un centre commercial madrilène. Même endroit et même mode opératoire qu'une affaire qui remonte à deux ans. Forcément, de vieux souvenirs se mettent d'eux-mêmes en exergue. Dépêchée sur place, l'inspectrice Ana Aren est chargée de délier l'écheveau de ce qui ressemble de plus en plus à un copié-collé. Et si un criminel parfaitement abject s'était remis subitement en activité ? Immédiatement, la presse s'empare du fait-divers et colporte une série de rumeurs dont la police se serait bien gardée. Dans chaque foyer, les parents tremblent pour leurs enfants, les conjectures vont bon train et les suspects potentiels se multiplient. Qui pourrait être ce prédateur sans scrupules ? Difficile de dresser son profil, puisque n'importe quel citoyen pourrait être coupable. A mesure que les heures passent, les forces de l'ordre savent qu'ils doivent parer au plus court. Une véritable course contre la montre s'engage. Alors que la vérité est prête à éclater, l'enquête embraie sous un jour différent, renvoyant l'enquêtrice à ses propres angoisses. Un polar noir de noir gavé d'images fortes !

Ed. Plon – 348 pages

Paul Huet

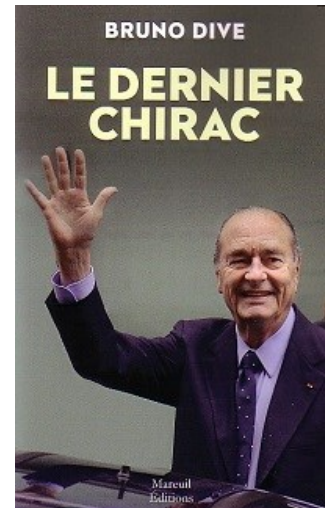


LE DERNIER CHIRAC

Jacques Chirac n'a jamais été lâché par les médias. Bête politique, il possédait un charisme rarement égalé. Sa mort récente a fait l'objet d'une intense émotion et rappelle à quel point il a marqué plusieurs générations. Frappé par la maladie, il s'est écarté de son métier, sans idée de rebondir ni de reprendre l'un ou l'autre poste ministériel. Après son départ de l'Elysée, il a décidé (contrairement à nombre de ses prédécesseurs) de prendre une *vraie* retraite. Bruno Dive s'est interrogé sur les douze dernières années de son existence. A quoi passait-il ses journées ? Regardait-il ses confrères avec la même acuité ? Tirait-il un bilan du temps passé à servir la France ? Comment demeure-t-on populaire lorsqu'on ne fait plus rien ? François Hollande s'est exprimé à son propos en affirmant : « Ce qui me frappe chez lui, c'est cette capacité rare à accepter de ne revendiquer aucun rôle, de rester à sa place, de garder le silence et de ne rien demander pour soi. » Homme de paradoxes secoué par plusieurs affaires, il est néanmoins demeuré profondément humain. Explication qui fait que la population ait admiré l'homme davantage que le fonctionnaire d'Etat, avec ses contradictions et ses *casseroles*. Puis, on le sait, le temps nivelle bien des aspects d'une personnalité pour ne garder que le meilleur. Il n'y a donc pas d'indulgence à cette opinion publique généralisée. Les Français ont retenu l'image d'un politicien débonnaire, qui aimait sa nation et qui est toujours demeuré étroitement attaché à la culture bleu blanc rouge, témoin d'une époque qui s'efface lentement pour laisser la place à autre chose. Ce livre est précédemment sorti en 2015 sous le titre « Chirac, la vie d'après ». Dans un souci d'actualisation, plusieurs paragraphes ont été réécrits.

Ed. Mareuil – 184 pages

André Metzinger



Mareuil
Éditions

SOPHIE MARCEAU EN TOUTE LIBERTÉ

Sophie Marceau est une icône du cinéma français et cela fait quarante ans qu'elle occupe le fronton des cinémas en multipliant les rôles, passant des films populaires aux œuvres d'auteur. Son nom a également défrayé la chronique par le biais de relations entretenues, entre autres, avec Andrzej Zulawski, Christopher Lambert, etc. Toutefois, pour beaucoup, elle demeure la petite Vic de « La boum », cette gamine aux joues roses et aux yeux pétillants, la petite fiancée aimée de tous et l'amie parfaite. L'enthousiasme du public est resté intact. Selon Frédéric Quinero, la comédienne aime l'idée de s'inscrire dans la génération des *eighties* et d'avoir été suivie tout au long de son existence, vivant tantôt retranchée des médias ou placée sous les feux des projecteurs. En cheminant, elle a appris son métier et peaufiné son jeu. Star et antistar, terrienne, rêveuse et accessible, sociale et solitaire, insolite et prévisible, elle a toujours surfé entre doutes et certitudes, coups de foudre et replis instinctifs. Son atout majeur ? Elle n'a jamais eu de plan de carrière et n'a jamais rêvé de gloire. Venue d'une cité ouvrière, elle a forgé sa personnalité à la dure. Son ambition première : se situer dans le vrai, ne pas décoller de la réalité, garder le goût des choses simples et ne jamais désavouer la petite Sophie Maupu (sa véritable identité) qui vit en elle. L'auteur propose ici un texte richement documenté, émaillé de nombreux témoignages inédits et étayé d'extraits de presse. Il suit chronologiquement l'évolution d'une jeune fille ordinaire à travers une filmographie extraordinaire, parle de ses rencontres, de ses succès, de l'avis de la critique, de l'engouement du public et, au final, d'un destin exceptionnel. L'ouvrage s'achève par une nomenclature de sa filmographie complète. A ce jour, il s'agit de la première biographie complète de l'actrice.

Ed. Mareuil – 368 pages

Daniel Bastié



DERRIÈRE LA BLOUSE BLANCHE

On les connaît pour passer entre leurs mains lorsque la santé vacille, pour un check-up ou pour se rassurer lorsqu'on se sent mal. Mais connaît-on vraiment ces femmes et ces hommes qui se battent tous les jours pour sauver des vies ? Stéphanie Fugain (épouse du chanteur Michel et fondatrice d'une association qui lutte contre la leucémie) a récolté quatorze témoignages pour dresser le bilan d'une profession peu connue. Il en ressort des réponses sans langue de bois, où chacun raconte son parcours, son quotidien et revient sur l'un ou l'autre moment heureux ou qui ne l'a pas été. En se livrant, il parle de l'exercice d'un métier où aucune erreur de diagnostic n'est permise, où la pression est journalière et qui ne ressemble en rien aux feuilletons américains vomis sur les chaînes publiques. Comment vit-on la mort d'un patient ? Parvient-on à surmonter un échec ? Comment s'investit-on sans perdre une part de soi-même ? Autant de questions (parfois intimes) pour saisir un engagement au service de la collectivité et qui, souvent, bouscule des valeurs qu'on croyait érigées en sacrements. Au demeurant, des entretiens bouleversants pour circonscrire le combat de ces héros modernes (connus ou non) dans les hôpitaux ou ailleurs.

Ed. Flammarion – 299 pages

Amélie Collard



TOUT QUITTER

En avoir marre et quitter le port, cela peut arriver à chacun. Qui n'a pas, un jour, rêvé d'aller voir ailleurs, de refaire sa vie loin du ronron, du boulot et des proches ? Une virginité nouvelle qui réclame une once de courage pour aller sans se retourner, sans saluer personne et sans calcul. Anaïs a fait le choix de se procurer une *Berlingo* et d'embarquer à bord le strict nécessaire. Après avoir avalé de nombreux kilomètres, elle s'est laissé séduire par les pins, les dunes et la mer. Un lieu idéal pour se raccommorder avec la vie et repartir de rien. Hymne à l'existence, « Tout quitter » apparaît comme une invitation au voyage, au droit de se régénérer plutôt que de se flétrir, à la nécessité de happer l'air pur et de se désenclaver du brouhaha des villes. Anaïs Vanel a été éditrice et se consacre aujourd'hui à l'écriture. A travers ce livre, elle se confie sur sa nouvelle vie dans le Sud et nous gave d'images enchanteresses qui procurent des ailes et nous murmurent d'oser la grande aventure. Un premier roman réussi à plus d'un point et qui sent bon le vent du large.

Ed. Flammarion – 188 Pages

Sylvie Van Laere



MA PREMIÈRE MORT

Les homonymies peuvent jouer des tours à qui se trouve enferré dans les méandres de la confusion. Ainsi, Jean-Claude Lamy découvre avec consternation qu'il a été inhumé en l'église Notre-Dame des Champs à Montmartre. Enfin, pas lui ! Quelqu'un qui porte le même prénom et le même nom que le sien. De surcroît, un ami de longue date, également écrivain et béotien. « Ma première mort » devient pour l'auteur l'opportunité de jouer avec les ressemblances, de se gausser de la mort et de rire de l'absurdité d'un système qui montre ses limites. En partant d'un sujet qui tient de l'anecdote, il s'offre une récréation littéraire pour restituer avec humour et sincérité les évocations d'une amitié vive, parler de préoccupations quotidiennes et exorciser l'angoisse de son propre décès. Au fil des pages, il évoque les films et les lectures que tous deux aimaient. Si la nostalgie reste palpable, elle n'est en aucun cas synonyme de tristesse. Les bons moments vécus le valaient bien et rien de pourrait venir les débaucher dans la valse des souvenirs. Ancien responsable de la rubrique littéraire de France-Soir, chroniqueur au Figaro et critique pour le Midi-Libre, Jean-Claude Lamy est également un écrivain de fond, multipliant les ouvrages en alignant tous les genres, à la fois romancier et biographe.

Ed. Serge Safran – 144 pages

Daniel Bastié



CINQUANTE ANS DE SILENCE

1969, la petite Sophie meurt à Liège. Trois ans plus tard, Lucia échoue dans la même ville. Une petite sœur s'en va et une autre arrive. Deux faits banals par rapport à l'histoire du XXe siècle, mais qui marquent durablement Denis. En proie à des démons intérieurs, il lui faudra un demi-siècle pour rassembler les pièces d'un gigantesque puzzle et vivre en paix avec ses souvenirs. Au fil du temps, il découvre que sa famille dissimule des secrets qu'elle entend taire. Que s'est-il réellement passé ? Pourquoi ne veut-on pas lui dévoiler la vérité ? Quels rôles ont joué certains membres du clan ? Le témoignage de rescapés de la Shoah viendra l'aider à saisir l'enjeu de ce qui apparaît à ses yeux comme étant une tragédie qui bouleverse son quotidien. Eric Mercier va à la rencontre du passé pour exorciser la violence ordinaire, faire sauter les verrous de la confiance et malmener les fantômes larvaires qui, depuis longtemps, hantent les rêves de son héros. Savoir et ne plus vivre dans la résilience : voilà un combat qui mérite d'être vécu, même en s'abstenant de juger, et qui permet d'avancer. Il s'agit du premier roman d'un écrivain belge, marié et père de deux enfants.

Ed. Marcel Dricot - 545 pages

Sam Mas

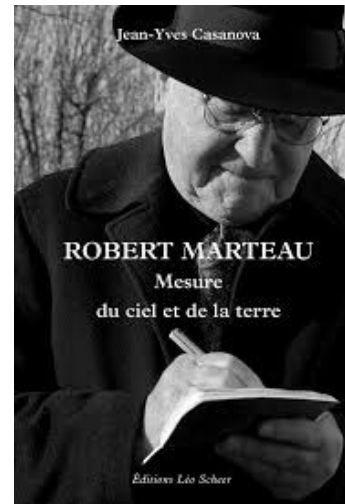


ROBERT MARTEAU : MESURE DU CIEL ET DE LA TERRE

Né le 8 février 1925 à Virollet et décédé le 16 mai 2011 à Paris, Robert Marteau a été à la fois poète, traducteur, essayiste et romancier. Auteur d'une œuvre impressionnante un peu oubliée de nos jours, cet ouvrage entend faire connaître son travail auprès de la nouvelle génération et exhumer plusieurs de ses manuscrits abandonnés dans les limbes du passé. Homme d'une rare érudition, il a été de ceux à voyager énormément pour s'imprégner d'autres cultures et découvrir de nouveaux horizons. Dès la fin de la guerre, il est monté à Paris pour se frotter au gratin de la capitale, s'est régulièrement rendu en Espagne et a séjourné plusieurs années au Québec. Comme beaucoup d'écrivains chevronnés, sa plume a servi diverses revues, avec un style d'une belle acuité, qui s'est affinée en cherchant le détail vrai, le pittoresque ou la remarque idoine. En 2005, l'Académie française a couronné l'ensemble de sa carrière et lui a décerné un Grand prix. Aujourd'hui, qui lit encore Robert Marteau, hormis les poètes ? La question est loin d'être saugrenue, puisqu'elle témoigne du manque d'intérêt de notre société pour les intellectuels brillants, pour les artistes et les esthètes. L'idée de cette biographie résulte d'un énorme travail auprès des proches de l'écrivain, mais aussi d'immenses recherches pour aller à sa rencontre posthume, sans trahir un parcours qualifié par beaucoup d'exemplaire. Jean-Yves Casanova n'a pas souhaité rédiger une hagiographie, mais un essai qui sent la vérité, colle aux mots du poète et les refait vivre de manière optimale. Alors que Robert Marteau a longtemps été placé sous le sceau de l'obsolescence, il incombe de lui redonner la place qu'il mérite dans les dictionnaires et les manuels scolaires. Les poètes sont trop rares pour nous priver d'un homme de sa trempe.

Ed. Léo Scheer – 298 pages

Paul Huet



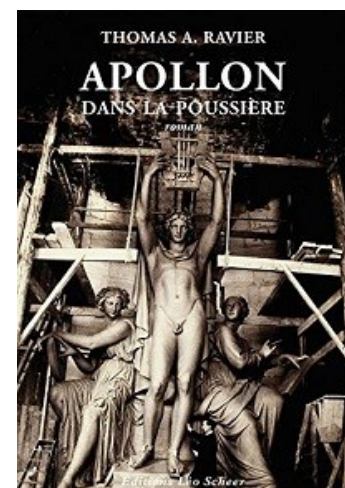
*Éditions
Léo Scheer*

APOLLON DANS LA POUSSIÈRE

Melting-pot audacieux, le dernier roman de Thomas A. Ravier jongle avec les codes et ose quelques pas de côté pour susciter l'étrangeté et le mystère. Dès les premiers chapitres, l'histoire démarre sur un rythme haletant. Tout part en vrille pour Christian Gambe, architecte de renom, lorsqu'il accepte une commande particulière. Une mystérieuse société hollandaise le convie à créer les plans d'un cimetière aux tombes ... transparentes. Une hérésie pour certains ! Dans le même temps, il doit faire face à la vengeance de son épouse, la cantatrice Madeleine Averno, qui le tient responsable de l'accident de voiture qui a mis fin à sa carrière lyrique. Enfin, il doit soutenir son frère qui succombe à la folie et pour qui les médecins privilégient l'internement psychiatrique. Contre toute attente, il découvre que tous ces événements sont liés et que, dans l'ombre, quelqu'un tire les ficelles. Dans quel but ? A mesure qu'il progresse en vue de résoudre ce qui ressemble de plus en plus à une énigme menaçante, il ne peut pas faire l'impasse sur tous les événements qui s'ajoutent aux précédents : Que vient faire la momie de Marguerite Duras ? Pourquoi le souvenir persistant de Blanche-Neige scellée dans un cercueil de verre le taraude-t-il ? D'où provient réellement le bijou qu'il a offert à sa femme ? Ce thriller baroque est sans nous rappeler l'univers sombre de David Lynch, avec des noirceurs qui se veulent poésie ou cauchemars. Un exercice de style baroque et qui suscite la curiosité !

Ed. Léo Scheer – 254 pages

Amélie Collard

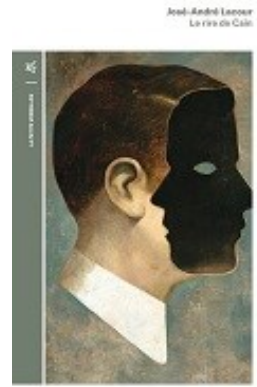


LE RIRE DE CAÏN

Qui était José-André Lacour, né à Gilly (près de Charleroi) le 25 décembre 1919 et décédé le 13 novembre 2005 à Paris ? Pour beaucoup, son nom repose dans les limbes d'un oubli abyssal. Vrai qu'il s'est souvent dissimulé derrière maints pseudonymes (Henry Langon, Johnny Sopper, Sarah Lee, Benoît Becker, Connie O'Hara, etc.) au moment de rédiger des livres, de travailler sur des scripts pour le cinéma ou de peaufiner des pièces de théâtre. Véritable caméléon, il était avant tout un brillant touche-à-tout admiré par ses pairs. Il a également fait partie du trio à la base du long métrage avorté « L'enfer » (1964) d'Henri-Georges Clouzot, dont seules quelques bobines ont été tournées avec Serge Reggiani, Romy Schneider et Dany Saval. Alors que vient d'avoir eu lieu une grande exposition consacrée à son travail à La maison du Livre, les éditions La Table Ronde proposent la réédition de « Le rire de Caïn », écrit en 1980 et qui narre le quotidien de la famille Van Dyck à l'aube de l'an 1939, alors que les nations s'apprentent à guerroyer. Au sein du clan, la jalousie oppose deux frères. L'un commettra-t-il l'irréparable ? Grand Prix des lectrices du magazine « Elle », cet ouvrage a été adapté en feuilleton (1986) par la RTBF et TF1. Une saga suivie par des millions de téléspectateurs, avec dans les rôles principaux Catherine Spaak, André Falcon et Ann-Gisel Glass sous la direction de Marcel Moussy. Un roman d'une rare intensité à découvrir aujourd'hui en format Poche.

Ed. La Table Ronde – 620 pages

Daniel Bastié



HALFON BOY / LOS ANGELES

Comme son nom l'indique, la collection « Nonpareille » a pour objectif de faire connaître des textes précieux, de calibre court et d'encourager le plaisir de lire. En ce début novembre, deux nouvelles apparaissent dans les vitrines des librairies.

Faut-il traduire les coquilles, les erreurs et les incohérences d'un texte ? Doit-on demeurer fidèle aux mots de l'auteur ou à ses idées ? Sait-on être père ou apprend-on à le devenir ? Les allergies et les névroses sont-elles héréditaires ? La fin de la littérature est-elle l'utilité ou bien la beauté ? Voilà les questions que posent Eduardo Halfon à travers « Halfon boy », alors qu'il traduit l'œuvre du poète et romancier William Carlos Williams et que la naissance de son fils approche. À l'image de Williams qui s'adressait à son père lorsqu'il rencontrait un problème littéraire, Halfon se confie à son fils. « Je me demande, Leo, s'il n'y aurait pas un point commun entre le processus par lequel on se transforme en père et celui par lequel on se fait traducteur ; entre le fait d'imaginer comment notre enfant devient peu à peu notre enfant, et celui d'imaginer comment les mots d'un autre deviennent progressivement les nôtres.»

Emma Cline nous parle d'Alice une jeune femme de la Côte Ouest qui rêve d'Hollywood. Elle occupe une chambre sordide qu'elle paie en vendant des vêtements de mauvaise qualité pour une marque de prêt-à-porter. Lorsque sa mère cesse de financer ses cours de théâtre, elle panique et se souvient que sa jeune collègue, Oona, lui a parlé de types qu'elle rencontre sur Internet et à qui elle vend ses petites culottes. Ce qui l'avait d'abord profondément offusquée devient une possibilité, supportable, voire inoffensive. Après tout, que pourrait-il lui arriver ? « Los Angeles » se veut une nouvelle qui envoûte le lecteur par son acuité. *La métropole se transpose en monstre qui dévore les rêves et abîme celles et ceux qui ne prennent pas garde de se protéger.*

Ed. La Table Ronde – 40 pages

Sam Mas

Eduardo Halfon
Halfon, Boy



L'HOMME QUI CHAUSSAIT DU 62

Au début du siècle, Henri Cot a appartenu à cette catégorie d'êtres humains que la taille, le poids ou une malformation corporelle écartaient de la norme. Devenu vedette de cirque, notre *Goliath* n'a guère profité de sa notoriété, car est décédé à vingt-trois-ans, en pleine gloire... foraine. Daniel Crozes s'inspire librement de l'existence de ce personnage et met en scène Ulysse Bouissou qui lui ressemble à plus d'un point. Avec près de 170 kilos, il mesure deux mètres vingt et chausse du 62. La cordonnerie où il travaille se transforme bien vite en phare de curiosité qui attire les étrangers. En 1903. Là, un photographe l'immortalise et crée l'événement. Des journalistes se pressent à sa rencontre, des impresarios le sollicitent et le voilà lancé sur la route des tournées. On le retrouve sous le chapiteau d'un cirque, entre des musiciens et un lilliputien, sur des stands de foires et les planches de cabarets. Le célèbre cirque Barnum s'intéresse à lui. L'aventure américaine démarre avec fracas. L'auteur plonge le lecteur dans l'univers singulier des créatures à exhiber. On songe forcément un peu à « Freak », le classique en noir et blanc de Todd Browning, et à « Elephant man » de David Lynch. On l'a oublié aujourd'hui, mais le *monstre* de foire a été une attraction majeure pour générer l'effroi ou les railleries, faisant se succéder géants de tous acabits, femmes à barbe, homme-chimpanzé et autre enfant-tronc. Il nous entraîne dans une plongée vertigineuse qui invite au voyage, en Europe et sur le nouveau continent.

Ed. du Rouergue – 326 pages

Daniel Bastié



#COLINESERREAU

« Trois hommes et un couffin », « Romuald et Juliette », « La crise », ... Voilà le sommet de l'iceberg de la filmographie de Coline Serreau, réalisatrice féministe et inspirée. Fille d'une écrivaine et d'un metteur en scène, elle a étudié la littérature, la musique et les métiers de la scène, avant d'effectuer ses gammes à la Comédie française. Attirée par le théâtre, elle s'oriente vers l'écriture de scripts. Près de cinquante ans après son premier long métrage, elle revient sur son parcours et se raconte. Au fil des pages, on retrouve une créatrice engagée, une militante pour la cause des femmes, de l'écologie et davantage de justice sociale. On apprend également qu'elle compose de la musique, peint, danse et joue la comédie. En refusant toute censure, elle prône une totale liberté de forme et de ton. Sa parole se doit d'être toujours libre et n'a jamais obéi à aucun plan de carrière. Avec des projets le plus souvent non-commerciaux, elle se confie également sur la genèse de ceux-ci, leur financement parfois précaire, l'accueil public et les avis de la critique. Au final, on découvre une femme moderne, loin des normes, et qui proclame haut et fort son droit d'exprimer des avis avec franchise. En sa compagnie, on se souvient, on revoit des images, on découvre des bouts de pellicule oubliés, on s'immisce dans un milieu familial qu'on ne connaissait pas, on rit et on s'émeut. En vingt-trois hashtags, elle résume simplement soixante-neuf ans d'existence sur le ton de la confiance et sans mélancolie.

Ed. Actes Sud – 206 pages

Daniel Bastié

Coline Serreau
#COLINESERREAU



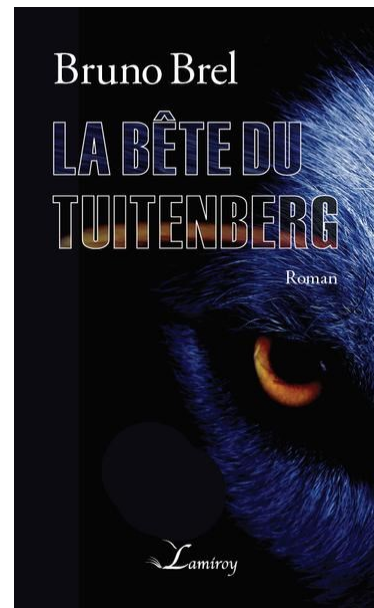
ACTES SUD

LA BÊTE DU TUITENBERG

Bruno Brel est bien entendu le neveu du grand Jacques. Très tôt, il emporte sa guitare pour effectuer la tournée des cabarets, avant de monter à l'assaut des salles de concert. Les disques s'enchaînent. Le premier ayant été produit par le célèbre Jacques Canetti, qui avait lancé son oncle. Le reste est connu. Il mène une vie entre Paris et Québec, se jette dans l'écriture et la composition, multiplie nouvelles, romans et albums audio. Alors que l'artiste se rapproche de la septantaine, il signe « La bête du Tuitenberg », qui renvoie le lecteur au XVI^e siècle, alors que la future Belgique se trouvait sous la férule de l'Espagne. Tandis que le duc d'Albe s'apprête à entrer dans Bruxelles, un crime secoue la région. Au fil des pages, l'auteur mélange faits historiques et anecdotes, personnages de fiction et visages authentiques, dont Pieter Breughel. Ce récit se caractérise par son âme brabançonne et nous invite à découvrir la révolte des gueux sous le ciel flamand. Il y a bien sûr de peu de Tjil Uilenspiegel dans cette fresque qui sent la bière. Pour ceux que la chose intéresse, Joske Maelbeek a adapté ce texte en bruxellois sous le titre « La biest du Tuitenberg ». Livre disponible chez le même éditeur en tome indépendant de celui-ci.

Ed. Lamiroy - 162 pages

Daniel Bastié



Lamiroy

MAIS QUE FAIT LA POLICE ?

Enfin, un polar qui échappe au cadre parisien, londonien ou bostonien ! Il se déroule en Belgique, au cœur de la capitale, dans une Bruxelles qui prend brusquement une allure glauque, loin des quartiers touristiques et de la *zwanze* chère aux habitants. Tout débute avec l'assassinat de trois personnes dans le quartier chic du Châtelain (Ixelles). L'auteur précise : « avec du sang partout ! ». S'enclenche une affaire qui tient le pays en haleine. Pierre Guyaut-Genon signe un thriller pas piqué des hannetons, qui surfe sur les ouvrages américains, sans toutefois perdre ses références européennes. Police judiciaire, experts scientifiques, juge d'instruction ... personne ne manque au tableau. Il est inutile de chercher dès les premiers chapitres le ou les responsables du carnage. L'auteur prend son temps et nous invite à suivre, étape par étape, l'évolution des investigations. Avec un ton parfois proche du documentaire, il cisèle les dialogues pour les rendre vrais et nous balade d'un coin à l'autre du royaume. Bruxelles, Wavre, Waterloo et Genval servent d'écrin à une énigme dont les liens se défont progressivement. Naturellement, un bon thriller ne peut pas exister sans tension. Chapitre après chapitre, le tempo est donc martelé à mesure que les découvertes se succèdent, en insistant sur la perplexité de certains protagonistes, la ténacité d'autres et les va-et-vient des informations d'un service au bureau suivant. Avec une couverture noire significative, « Mais que fait la police ? » est un livre à emporter en vacances et à lire dans le métro. Populaire, mais jamais vulgaire !

Ed. Lamiroy – 307 pages

Paul Huet

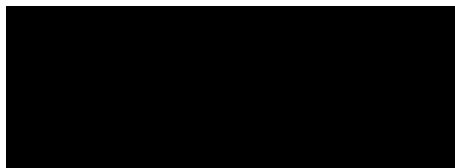
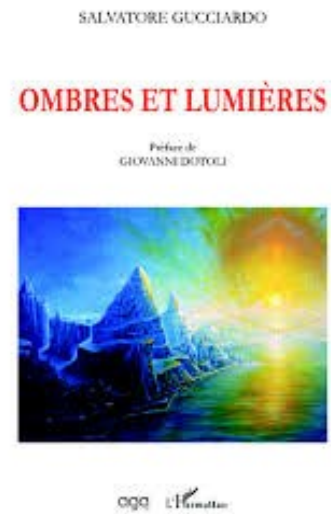


OMBRES ET LUMIÈRES

Je savais Salvatore Gucciardo peintre. Je le découvre maintenant poète, qui transcende les mots pour prolonger ses œuvres picturales et signer un voyage initiatique au cœur de l'âme humaine. Depuis longtemps, il se sait habité par des questionnements métaphysiques et cosmologiques. Des interrogations qui, selon lui, exigent des réponses. En saisissant la plume, il part à la rencontre de l'être vers la luminescence, passant successivement de l'ombre à la clarté plénière. Au fil des pages, il propose des textes courts, partiellement en prose et ponctués de vers qui s'insèrent comme le prolongement naturel d'idées qui se développent sur le ton de la confiance. Loin d'être un néophyte dans le domaine de l'écriture, il a déjà publié une douzaine de recueils (chose que j'ignorais). Après « Le voyageur intemporel », roman sorti il y a peu, il privilégie l'art de la suggestion dans un style efficace et nuancé, faisant parfois songer à des haïkus. Ses strophes se suivent en onze parties qui résultent d'une intense méditation, avec des allusions discrètes au christianisme. Des dessins en noir et blanc, qu'il a également créés, illustrent un agencement conçu pour créer un climat à la fois intense et rassurant. Un livre qui se lit autant qu'il se regarde !

Ed. L'Harmattan – 113 pages

Daniel Bastié

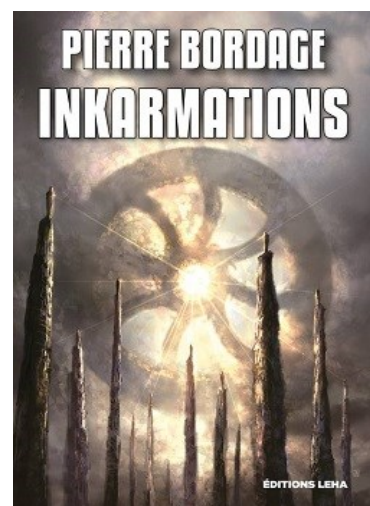


INKARMATIONS

Pierre Bordage est auteur d'une trentaine d'ouvrages primés à de multiples reprises. Depuis des décennies, il s'est spécialisé dans la science-fiction, confrontant l'humanité à un futur peu amène. Plutôt que de privilégier le règne des machines, il parle de régimes autocrates qui endoctrinent l'homme et l'asservissent. « Inkarmations » traite du conflit qui perdure entre karmacharis et rakchas, renouvelant l'antagonisme qui oppose les forces du Bien à celles des ténèbres. En prenant le lecteur par la main, il l'embarque à bord d'une formidable machine à voyager dans les époques, pour passer successivement de la préhistoire à l'Antiquité, du Moyen-Âge au XXIe siècle, avant de se lancer à la conquête des millénaires à venir. Le récit se resserre lorsque le Souverain des Abîmes entre en possession d'un moyen radical pour faire basculer le combat en sa faveur et précipiter la chute de l'univers. Avec les démons placés sous sa férule, il fourbit l'assaut ultime. Comme à son ordinaire, l'auteur adore transposer le régime féodal dans la galaxie des étoiles, présentant quelques points communs avec l'univers de George Lucas. Toutefois, il ne s'agit jamais d'un copié-collé de « Stars war ». Si on aime ce genre de récit, on s'immerge très vite dans des mondes loin du nôtre, avec des personnages héroïques ou maléfiques qui entendent régner sur l'univers. Si le mysticisme est bien présent, Pierre Bordage insiste sur la fragilité humaine et le libre arbitre. On songe bien sûr aux conflits religieux qui dévastent la terre, à la raison d'état qui, souvent, prévaut sur la diplomatie et à la course aux armements qui déstabilise certaines régions du globe. Sans s'encombrer de fioritures, « Inkarmations » se targue d'efficacité, avec un découpage très cinématographique et un tempo qui maintient la cadence jusqu'au bout.

Ed. Leha – 450 pages

André Metzinger

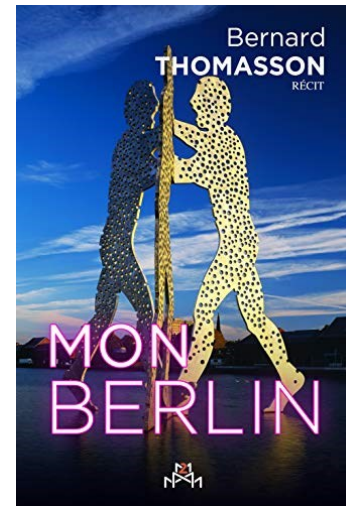


MON BERLIN

Berlin et ses fantômes du passé. Ceux qui ont voyagé en Allemagne voilà plus de trente ans se souviennent du mur qui séparait la ville en deux blocs antagonistes et de la crainte de voir surgir un nouveau conflit armé. Depuis, les choses ont heureusement changé. Bernard Thomasson nous invite à un périple sur près d'un demi-siècle de rencontres et d'anecdotes à travers une métropole qu'il a découverte lorsqu'il avait quinze ans. Une capitale chargée de lieux de mémoire, de portraits d'amis connus ou qui ne le sont pas, qui garde toujours ça et là des vestiges des années terribles durant lesquelles les bombes se sont écrasées sur plusieurs quartiers. L'auteur n'est ni historien ni sociologue. Son livre n'affiche aucune prétention d'analyse ou d'explication. Il s'agit d'un récit à la première personne qui relate un vécu à la recherche du Beau. Au fil des pages, le lecteur découvre une vie ardente qui se focalise sur le tutoiement d'êtres chers, créateurs précieux qui participent à la richesse de la vie culturelle par le biais de l'écriture, la peinture et, parmi d'autres disciplines, la sculpture. Le but avoué est, ici, de partager des émotions, de faire connaître de gigantesques coups de cœur et de rappeler que l'histoire a éprouvé les citoyens sans jamais les désabuser. A l'abattement, les Berlinoises ont toujours préféré la résilience, prêts à rebondir pour prouver que l'existence mérite d'être vécue. Au demeurant, cet ouvrage convie à une promenade subjective rythmée par une succession d'images empreintes de poésie, de beauté et de fascination. Bernard Thomasson musarde au fil des rues et transmet une passion contagieuse qui devient l'occasion de se poser la question : Et si, moi aussi, je prenais le temps de visiter ce qui est devenu l'emblème d'une Europe apaisée ?

Ed. MM2M – 268 pages

Sylvie Van Laere

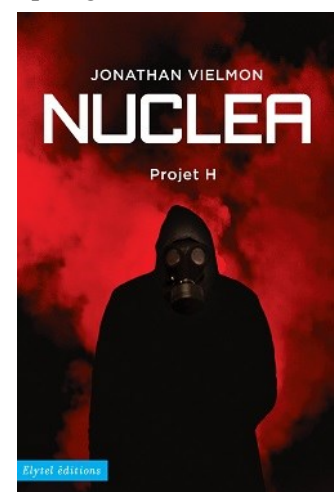


NUCLEA – PROJET H.

Voilà le tome *Un* d'une saga en quatre parties initiée par Jonathan Vielmon, âgé de vingt-neuf ans. Après avoir débuté sa carrière au sein du Ministère de la Défense, il a rejoint l'industrie nucléaire. Au cours de ses nombreuses missions, il a eu l'occasion d'entrer dans des zones hyper-sécurisées dignes des meilleurs films d'espionnage hollywoodiens. Lorsqu'il se penche sur le clavier de son ordinateur pour rédiger des œuvres de fiction, il puise naturellement une partie des informations dans sa vie peu ordinaire. De fait, « Nuclea – Projet H » se pare d'une once de mystère pour plonger le lecteur dans les méandres d'une technologie peu ou mal connue du citoyen lambda. Quelque part en France, un scientifique se prépare à révéler une menace que le gouvernement dissimule à la population. A mesure qu'il enquête sur le sujet, il découvre qu'une seconde réalité, bien plus grave, pèse sur le pays. Loin d'être naïf, il sait que le prix à payer sera énorme, car on ne brave pas impunément l'Etat. Dissimulations, mensonges et révélations fracassantes : rien ne manque au menu de ce thriller rempli d'adrénaline, mené sur les chapeaux de roue et boosté par une écriture moderne qui jamais ne s'encombre de termes techniques fastidieux. Ce premier volume s'achève à la manière d'un feuilleton qui aime faire durer le suspense : « Ne t'inquiète pas, tout sera bientôt terminé. Ce n'est plus qu'une question de temps ! ». Suite dans quelques mois ou davantage !

Ed. Elytel – 368 pages

Amélie Collard



SANS PLUS RETENIR

Comment faire face à la disparition annoncée d'un proche ? Même si on sait que la mort vient ponctuer définitivement chaque existence, l'être humain n'a jamais été suffisamment préparé pour affronter cette tragédie. Raphaël est bouleversé le jour où il apprend qu'un ami de jeunesse se meurt à même pas quarante ans. Une injustice flagrante. Un défi à l'entendement. Face à un sentiment d'impuissance qui le taraude, il se partage entre révolte et apathie. Le temps se fige dans son mouvement perpétuel. Le protagoniste s'assied et se met à regarder dans la psyché des souvenirs, afin de se libérer des fantômes qui sommeillaient en attendant de s'agiter à nouveau. Avec une force insoupçonnée, il se retrouve confronté à un drame qui a secoué son enfance. Une petite fille de ses connaissances s'est défenestrée. Un acte d'une rare violence. Incompréhensible. Une vie arrachée pour quoi ? Sa résilience s'est faite en avançant, en feignant de ne plus se souvenir et en veillant à ne jamais parler de ses blessures. Savait-il que l'existence s'arrange toujours pour exhumer ce qui ne devrait jamais l'être ? L'effet boomerang consiste justement à renvoyer au visage l'objet contondant qu'on expédie au loin. Raphaël Watbled propose une réflexion personnelle qui peut s'avérer utile à toutes celles et à tous ceux qui sont plongés dans le désarroi du deuil. Son récit se veut à la fois intime, nuancé, sans pathos et sincère.

Ed. Favre – 112 pages

Daniel Bastié



POSITIONS POUR LA LECTURE

Aimer la lecture et les livres, s'en faire le berceau d'une vie jusqu'à la mort est une manière d'affronter les assauts des technologies nouvelles qui (souvent) privilégient les sons et les images au détriment des mots imprimés. Aujourd'hui, éditeurs, auteurs et libraires se plaignent du désintérêt qui se généralise pour la chose écrite, créant une zone de vide autour d'eux. Dans une société où les habitudes vont à la gratuité et à l'immédiateté, l'ouvrage papier a du mal à garder la forme. Il importe donc d'engager une vaste campagne de sensibilisation pour rendre au manuscrit sa véritable fonction. Surtout, le livre reste vecteur de connaissances, de dépaysement, d'agrément, d'exutoire et de récréation. De manière profonde, la lecture a vécu une mutation à laquelle elle doit s'adapter. Le contexte de la lecture, son sens et ses enjeux ont changé. Où va-t-on ? Daniel Simon (auteur schaarbeekoïse et animateur d'ateliers d'écriture) s'interroge. Il rassemble ici une série de réflexions émises au cours d'une longue carrière au service de la prose, parle de ses expériences et dresse un bilan qui atteste que sincérité et vérité vaincront face à la morosité et à la facilité qui pénètrent avec une aisance jamais égalée dans les foyers. Selon lui, la lecture n'est pas morte, même si elle a encore de nombreuses batailles à gagner.

Ed. Couleur Livres – 138 pages

Daniel Bastié

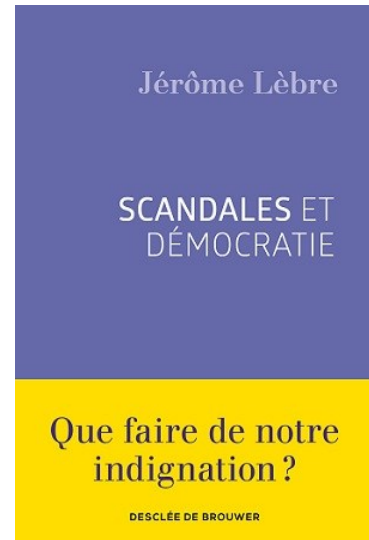


SCANDALES ET DÉMOCRATIE

La presse nous relate chaque jour des phrases qui dérapent, des slogans assassins ou des situations qui se vautrent dans la provocation. L'époque où un semblant de concorde régnait est-elle révolue ? Jérôme Lèbre dresse un bilan peu amène de notre société à travers le prisme des médias. De Benalla à Macron, en passant par Cabuzac, la mode semble être aux mots forts et aux expressions qui heurtent. Une stratégie qui paie ou la preuve que les mœurs évoluent, de plus en plus agressifs, reflets d'une société où les valeurs partent en vrille ? Rien ne semble arrêter les frondeurs. Du coup, les scandales et les affaires se multiplient. Bien sûr, certains allègueront, que le droit d'expression demeure le socle de la démocratie. Vrai, si ce n'est que l'accélération des excès engendre un dégoût, façonne la suspicion et provoque une course à la sémantique douteuse. Contrairement au scandale, la provocation pourrait se définir comme étant une transgression souhaitée, qui entraîne les mêmes réactions que celles qu'elle provoque. Elle vise le plus souvent à déstabiliser les limites, tout en faisant exploser les codes afin de créer un *buzz*. Par Internet, son écho se répand à une vitesse jamais envisagée auparavant, entraînant des émotions quasi instantanées, jonglant avec la frontière du vrai et du faux, transformant l'individu lambda en accusateur, souvent peu prompt à vérifier ce qui lui a été colporté d'une manière ou d'une autre. C'est en résistant à cette multiplication d'avis (jamais innocents !) que nous pouvons affirmer un désir de justice qui assure à tous le droit de vivre, en ne se laissant pas phagocyter par le qu'en-dira-t-on ni aveugler béatement.

Ed. Desclée de Brouwer - 214 pages

Sam Mas



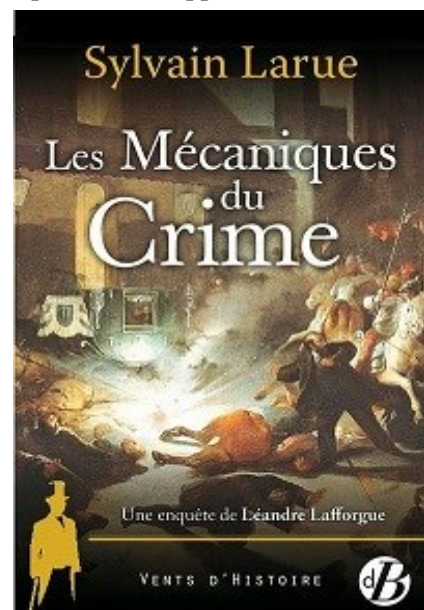
Desclée De Brouwer

LES MÉCANIQUES DU CRIME

1853. Nous sommes sous le second Empire. Paris est en liesse et Napoléon III s'apprête à convoler avec Eugénie de Montijo. Depuis des années, l'homme se sait l'objet d'attentats, lesquels ont été la plupart du temps déjoués durant leur phase d'élaboration, voire à peine leur mise en œuvre débutée. Fataliste sur ce sujet, il se défie de la foule. Pourtant, une explosion lui rappelle la dure réalité et l'arrache à ses vœux de félicité durable. La panique s'installe dans les rues de la capitale, d'autant plus que divers engins explosifs sont découverts, prêts à être mis à feu. Léandre Lafforgue et les agents de la Noble Cour sont chargés d'investiguer. Pour eux, cette énième affaire apparaît bien plus retorse que les précédentes. Pire, des êtres proches pourraient être liés à ce qui ressemble à un complot davantage qu'à un coup d'état. Sylvain Larue, passionné d'histoire, signe un polar digne de Ponson du Terrail et Alexandre Dumas, avec des rebondissements qui se succèdent, un fond politique bien réel et des personnages historiques qui se croisent au fil des chapitres. Pour sa quatrième enquête de papier, le policier sait qu'il aura maille à partir avec des individus particulièrement intelligents et qu'il devra user de toute sa sagacité pour arrêter celles et ceux qui tirent les ficelles d'un piège qui lentement se referme sur le gouvernement.

Ed. Vents d'Histoire – 456 pages

Daniel Bastié



D'UN AMOUR BRÛLANT

Qui n'a jamais rêvé de recevoir une lettre du Christ ? La voici ! Michel-Marie Zanotti-Sorkine imagine ce qu'elle pourrait contenir. Afin de mettre à plat tous les préjugés, il donne la parole à Jésus et compose son discours en cherchant les expressions les plus appropriées, en demeurant fidèle au sens des évangiles et en actualisant tout ce qui doit l'être. Exercice périlleux et qui fera peut-être sourciller l'un ou l'autre. Néanmoins, au fil des pages, il se veut respectueux, dotant de mots précis une série d'impressions composées de couleurs, serties de chaud et de froid. Pour beaucoup, Jésus reste un personnage inscrit dans l'histoire de notre société, un homme lié au passé et dont se désintéressent les athées de plus en plus nombreux chez nous. Grossière erreur, selon l'auteur, car le charpentier de Nazareth n'a jamais été aussi actuel, avec un message qui traverse les siècles sans prendre une ride, qui parle au cœur et à l'esprit. Loin d'être un mou, il était également un homme de lutte, prêt à secouer les mentalités pour faire avancer le monde vers davantage d'humanité et de dignité. Alors que le XXIe affiche une morosité qui se généralise un peu partout, une lettre du Christ peut apparaître comme étant une aubaine. A travers la plume de l'auteur, le ressuscité se confie, raconte son histoire et revient sur tel ou tel principe sur lequel repose le bel édifice de la création. Une pensée dégagée de toute interprétation fallacieuse et qui va dans le sens d'un surplus d'amour promis aux habitants de la terre entière.

Ed. Artège – 160 pages

Sam Mas



ARTÈGE

CLAIR DE LOU

Louise est écrivaine et tout paraît lui réussir : succès de librairie, famille unie et aimante, époux prévenant, enfants beaux comme des dieux. Pourtant, elle dissimule une flétrissure qui empoisonne sa félicité. Tout remonte à l'enfance. Une jeunesse difficile, mais dont elle a préféré éluder les détails. Une douleur qui lui vrille l'estomac et qu'elle a choisi de taire. Mais dissimule-t-on à jamais ce qui brise et met à mal ? Alors qu'on ne s'y attend pas le moins du monde, le passé peut surgir des ténèbres de l'oubli comme un boomerang et faire l'effet d'une gifle. Louise vacille sur ses certitudes et découvre qu'elle va devoir faire face, écarter les paupières et ne plus tenter d'occulter ce qui doit éclater en pleine lumière. Il y a surtout l'histoire de sa mère, une femme à la fois proche et inconnue. Contrainte de mener l'enquête, elle découvre les pièces d'un puzzle qu'elle efforce de rassembler et opte pour le vrai visage de ceux qu'elle a côtoyés. Isabelle Laurent signe un roman poignant qui parle d'une quête et qui prouve qu'il est toujours possible de s'affranchir du poids des souvenirs. La vérité rend libre, permet de naître à une nouvelle existence et de s'échapper de la geôle infecte pour regarder le ciel briller à nouveau de mille reflets étincelants. Un message d'espoir qui fait chaud au cœur et qui appelle à se prendre en charge sans crainte de déclencher un mécanisme salvateur !

Ed. Artège – 368 pages

Amélie Collard

